



Les inégalités professionnelles entre les hommes et les femmes restent fortes

DANS un rapport sur l'égalité professionnelle entre hommes et femmes remis au premier ministre jeudi 2 septembre, Catherine Génisson, députée (PS) du Pas-de-Calais, constate que les « discriminations en termes d'embauche, de salaire, d'accès à la formation ou à la promotion n'ont pas disparu ». Bien que les femmes soient plus diplômées que les hommes, elles représentent seulement 7 % des cadres dirigeants au sein des 5 000 premières entreprises françaises. La différence moyenne de salaire entre les hommes et les femmes atteint 27 % chez les salariés. Bien que la loi Roudy de 1983, fondée sur une politique incitative, n'ait pas eu les résultats escomptés, Catherine Génisson écarte l'idée d'un dispositif contraignant assorti de sanctions.

Lire page 10
et notre éditorial page 15

« Plan d'action » pour la Générale

APRÈS avoir préservé, à l'arraché, son indépendance et s'être fait prendre Paribas par la BNP, la Société générale (SG) est condamnée à reprendre rapidement l'initiative. Il s'agit pour elle de prouver sa capacité à trouver une autre stratégie de développement et de ne plus apparaître seulement aux yeux des marchés comme une proie potentielle. Un conseil d'administration de la banque devrait se réunir avant la fin du mois et entériner un « plan d'action ». La BSCH (Banco Santander Central Hispan), la première banque espagnole, fait figure d'alliée possible. Elle a pris près de 5 % de son capital et possède une grande expérience des fusions réussies.

Lire page 18

« Monsieur Chasse » est optimiste



FRANÇOIS PATRIAT

CHARGÉ de faire des propositions pour adapter la législation sur la chasse, François Patriat devrait remettre son rapport au premier ministre en octobre. Après deux mois de consultations, le député socialiste estime possible de sortir ce dossier de l'impasse.

Lire page 6

Proche-Orient : le chemin de la paix

- Ehoud Barak et Yasser Arafat mettent au point un nouveau retrait israélien de Cisjordanie
- Un accord devait être conclu en Egypte, en présence du président Moubarak et de Madeleine Albright
- Il amorcerait les négociations sur le statut définitif des territoires et la création d'un Etat palestinien

SEUL le sort de quelques dizaines de prisonniers palestiniens restait à régler, jeudi 2 septembre, avant que le premier ministre israélien, Ehoud Barak, et le chef de l'Autorité palestinienne, Yasser Arafat, puissent de nouveau remettre les pourparlers de paix sur les rails. Si la question était tranchée dans la journée, les deux hommes devaient se retrouver dans la soirée en Egypte, à Alexandrie, pour signer, auprès du président Hosni Moubarak et de la secrétaire d'Etat américaine Madeleine Albright, un accord sur la mise en œuvre du mémorandum dit de Wye Plantation. En cas de difficultés, la signature de ce document pourrait être remise d'un ou deux jours. Au-delà de sa signification technique - un nouveau retrait de l'armée israélienne de Cisjordanie -, cette étape marquera la vraie reprise d'un processus de paix mis entre parenthèses durant le mandat de Benyamin Nétanyahou, le prédécesseur de M. Barak. Elle témoignera d'un changement



de ton entre les deux parties et ouvrira la voie aux négociations sur le statut définitif des territoires de Cisjordanie et de Gaza, la question de Jérusalem et celle des réfugiés palestiniens. M. Barak a laissé entendre qu'il pourrait envisager, dès janvier, la création d'un Etat palestinien, mais à des conditions jugées parfaitement irrecevables par M. Arafat et l'ensemble de l'OLP.

Signé en octobre 1998 aux Etats-Unis, l'accord de Wye Plantation prévoit le retrait de 13 % supplémentaires du territoire cisjordanien par Israël et, de manière moins explicite, la libération de 750 prisonniers palestiniens détenus par l'Etat hébreu. Son application avait été suspendue par M. Nétanyahou. Elle bute aujourd'hui sur le sort de quelques dizaines de détenus palestiniens - de 30 à 50 - qu'Israël hésite à élargir, parce que, dit un communiqué de l'Etat hébreu, « ils ont assassiné des Israéliens ».

Lire page 4



PHOTOREPORTAGE

Un monde en folie

Les plaies, les douleurs, les horreurs de la planète sont à Perpignan, au 11^e Visa pour l'image, qui donne à voir des photos que la presse ne montre plus, ou rarement. Des photographes associent vision d'auteur et information, comme le Romain Paolo Pellegrin au Cambodge en 1998, la Française Marie-Paule Nègre et ses images de la France contemporaine, et surtout la Sicilienne Letizia Battaglia, qui expose l'œuvre d'une vie entière sur Palerme et la Mafia.

p. 27

Les Doogie, ces petites souris dopées par le gène de « l'intelligence »

LE DÉBAT sur les fondements génétiques de l'intelligence est relancé. Un groupe de biologistes américains révèle dans le dernier numéro de l'hebdomadaire britannique *Nature*, daté du 2 septembre, qu'il a réussi à améliorer artificiellement, par transgénèse, les capacités intellectuelles de souris. Dirigée par Ya-Ping Tang et Joe Z. Tsien, du département de biologie moléculaire de l'université de Princeton (New Jersey), cette équipe a réussi à améliorer les facultés d'apprentissage et de mémoire d'une lignée de souris de laboratoire. Ces petites souris, devenues plus intelligentes que la moyenne, les chercheurs les ont baptisées Doogie en référence à une série télévisée américaine dont le héros, qui porte ce nom, est un enfant génial de dix ans.

A l'origine, ces biologistes cherchaient à valider une hypothèse avancée il y a un demi-siècle par Donald Hebb, concernant les bases neuromoléculaires des mécanismes d'apprentissage et de mémoire. Ils ont greffé dans des œufs fertilisés de souris un gène étranger qui dirige la synthèse d'une protéine présente sur la membrane des neurones de l'hippocampe, la région du cerveau directement impliquée dans

les processus mnésiques. Ayant obtenu une lignée stable, ils ont ensuite soumis ces animaux, âgés de trois à six mois, à différents tests. Les observations des spécialistes du comportement animal, longuement détaillées dans *Nature*, sont sans équivoque : les souris Doogie sont capables de performances que ne peuvent pas accomplir les souris normales. Elles reconnaissent beaucoup plus rapidement les nouveaux objets placés dans leur cage. Elles apprennent plus vite à réagir au stress. Elles repèrent avec célérité la plate-forme immergée, cachée dans une piscine, qui leur permet d'éviter la noyade.

Cette première, spectaculaire, qui vient confirmer les avancées de la génétique moléculaire dans le champ des neurosciences, ouvre de nouveaux espoirs thérapeutiques vis-à-vis de certaines affections neurodégénératives, au premier rang desquelles la maladie d'Alzheimer. On peut en effet imaginer agir par voie médicamenteuse au niveau du récepteur que les biologistes américains ont génétiquement greffé dans le cerveau des Doogie. « Elle ouvre aussi de nouveaux horizons dans la compréhension des processus mnésiques », souligne le pro-

fesseur Axel Kahn, de l'Institut Cochin de génétique moléculaire, qui ajoute : « Ce qui est passionnant, c'est que la diminution de la présence de ce récepteur au cours du vieillissement est parallèle à la diminution de la mémoire. »

Cette première scientifique suscite une série de réactions, souvent enthousiastes, ainsi que certaines confusions sur la définition de l'intelligence. « Les souris Doogie sont certes quantitativement plus intelligentes mais ce ne sont pas des Einstein », estime ainsi Tim Bliss, chef de la division de neurophysiologie à l'Institut national britannique de recherche médicale. Pour le docteur Robert Malenka, spécialiste des sciences du comportement à l'université Stanford, la création de la lignée Doogie constitue une étape décisive dans la compréhension du fonctionnement cérébral à l'échelon moléculaire. « Passer de ce travail, très élégant sur un modèle de souris, à son application chez l'homme représentera un très très gros travail », estime-t-il avant de conclure, confiant : « Pour autant, c'est un travail qui pourra être accompli. »

Jean-Yves Nau



ENQUÊTE

Tortionnaire khmer rouge

Deuch a dirigé le centre de torture de Pol Pot à Tuol Sleng, de 1976 à 1979, avant de s'enfuir puis... de se repentir. Retrouvé et emprisonné à Phnom Penh, il pourrait être un témoin à charge redoutable lors d'un procès des Khmers rouges.

p. 14

En Asie, un grand opéra à trois personnages

L'ASIE vit les derniers jours de l'été dans une étonnante veillée d'armes. Trois cycles socio-politiques y viennent en effet simultanément à maturité : celui de l'autoritarisme industriel néo-communiste à Pékin (commencé en 1978), celui de l'expansion capitaliste diasporique de la périphérie chinoise (qui débute dès avec la fin de Sukarno et l'indépendance de Singapour en 1965) et celui du corporatisme socialisant japonais né de la défaite de 1945. L'organisation des relations réciproques entre ces trois pôles de puissance en mutation dans les vingt prochaines années dépend donc beaucoup de la solution à la grande crise politico-militaire qui couve en cette rentrée 1999 pendant que le bureau politique chinois s'affaire dans ses feintes vacances balnéaires à Beidaihe.

L'avenir de l'Etat chinois dépend en effet de la nature des liens qu'il entretiendra avec un monde diasporique qui produit autant de richesse que le continent et qui reconnaît tacitement en Taïwan son centre politique. L'orientation de l'Etat japonais dépendra à son tour du degré d'entente ou d'antagonisme entre les deux Chines - intérieure et ex-

terrieure, impériale et marchande - qui résultera de la confrontation actuelle.

Lorsqu'on arrive au point de condensation d'une longue crise politique, le rôle des individus, celui des personnalités les plus fortes à tout le moins, devient déterminant. C'est la raison pour laquelle nous allons tenter de mieux comprendre ce grand opéra classique à travers trois personnages essentiels, qui sont les deux présidents taïwanais et sud-coréen et le premier ministre chinois.

Commencer par le leader démocrate sud-coréen Kim Dae-jung permet de mieux comprendre les enjeux à partir de l'extraordinaire laboratoire que constitue son pays, depuis toujours véritable pont lancé entre la Chine et le Japon.

Chef historique d'une gauche pacifiste d'inspiration tout à la fois néo-confucéenne et chrétienne, Kim a pris le pouvoir, fin 1997, en suivant pas à pas le parcours de Roosevelt, son modèle explicite.

Alexandre Adler pour *Le Monde*

Lire la suite page 15



TENNIS/US OPEN

Les espoirs de Greg Rusedski

La troisième journée des Internationaux des Etats-Unis a mis en évidence le retour de Greg Rusedski. Le Britannique d'origine canadienne a éliminé l'Espagnol Juan Carlo Ferrero (4-6, 6-2, 6-3, 6-4) et peut se permettre de rêver à une victoire dans le tournoi, en l'absence de Pete Sampras.

p. 25

Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 9 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 45 FB ; Canada, 2,25 \$ CAN ; Côte-d'Ivoire, 850 F CFA ; Danemark, 15 KR ; Espagne, 225 PTA ; Grande-Bretagne, 1 £ ; Grèce, 500 DR ; Irlande, 1,40 £ ; Italie, 2900 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 10 DH ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 3 FL ; Portugal CON., 250 PTE ; Réunion, 9 F ; Sénégal, 850 F CFA ; Suède, 16 KRS ; Suisse, 2,10 FS ; Tunisie, 1,2 Din ; USA (NY), 2 \$; USA (others), 2,50 \$.

M 0147 - 903 - 7,50 F



JEAN-CHRISTOPHE RUFIN

LES CAUSES PERDUES

roman



GALLIMARD

HORIZONS

ENQUÊTE

UN bonze arrose d'eau bénite une carte murale du Cambodge formée à l'aide de crânes humains. D'autres allument des bâtons d'encens et marmonnent des prières. Lors du nouvel an khmer, à la mi-avril, la cérémonie avait pour objet d'apaiser les âmes errantes des victimes de Pol Pot qui n'ont pas eu droit à une sépulture. Elle se déroulait à Tuol Sleng, Musée du génocide, une école de Phnom Penh que les Khmers rouges avaient transformée en centre de torture et dont seuls sept pensionnaires, sur plus de seize mille, sont sortis vivants.

« L'expérience m'a enseigné que si on se contentait de les torturer, ils ne diraient rien. Aussi la torture devait-elle s'accompagner de tactiques psychologiques. Je leur disais donc qu'ils seraient relâchés s'ils parlaient. C'était un mensonge, mais cela marchait. » Retrouvé par Nic Dunlop et Nate Thayer, deux journalistes occidentaux, Deuch, le patron de Tuol Sleng, a fini par tout débattre. « Au sein du Parti communiste, tout le monde savait que toute personne arrêtée devait être tuée. C'est un fait », a-t-il rapporté dans un entretien publié par la *Far Eastern Economic Review*, un hebdomadaire de Hongkong. « Nous n'avions aucune instruction du parti sur la façon de les tuer, mais nous n'avions pas recours à des balles. D'habitude, nous leur tranchions la gorge », a-t-il expliqué.

« Je suis tellement désolé. Ceux que nous avons tués étaient de braves gens », a-t-il dit, les larmes aux yeux. Contrairement à d'autres tueurs khmers rouges, tel Ta Mok, en prison depuis le 6 mars, Deuch affiche aujourd'hui des états d'âme. Né en 1942, Kaing Khiev lev, de son vrai nom, avait disparu depuis vingt ans. Le 7 janvier 1979, quand l'armée vietnamienne entra dans Phnom Penh, il n'avait pas eu le temps d'effacer son énorme travail de greffier de la mort à Tuol Sleng.

Ce jour-là, il parvient à s'enfuir, mais sans avoir terminé de détruire les listes de noms et les photos d'identité de ses victimes. Il a eu beau consacrer sa dernière nuit sur place à brûler ses registres – tout en supervisant l'assassinat de prisonniers –, une documentation unique est ainsi tombée entre les mains des Vietnamiens : tout avait été consigné et plus de cent mille pages témoignant de ses activités sont aujourd'hui entre les mains d'enquêteurs et d'historiens. « Vous êtes stupide », lui aurait reproché quelques années plus tard Nuon Chea, le numéro deux du régime khmer rouge, dont Pol Pot était le « frère numéro un ».

Depuis 1979, certains le disaient mort. D'autres affirmaient qu'il se cachait aux environs de Païlin, zone frontalière de la Thaïlande et que des Khmers rouges, qui ont fait la paix avec Phnom Penh, gèrent depuis 1996 de façon quasi autonome. Le sort de Deuch, exécutant des basses œuvres de Pol Pot, était devenu une énigme. Comme beaucoup d'autres, un témoin et acteur-clé de la terreur qui a régné de 1976 à 1979 au Cambodge s'était évanoui.

En fait, aussi incroyable que cela puisse paraître, Deuch s'est reconverti au bout de quelques années dans l'action humanitaire. Un cliché datant de 1996 le montre aux côtés du pasteur américain Christopher LaPel, qui l'a baptisé en janvier de la même année. « Il m'a dit : "Seigneur, pardonne-moi pour ce que j'ai fait aux autres" », a rapporté le missionnaire protestant originaire de Los Angeles. Deuch a ensuite travaillé depuis pour différentes organisations humanitaires qui ignoraient son passé de tortionnaire khmer rouge.

« C'était notre meilleur employé, très respecté au sein de la communauté, très intelligent et très dévoué à l'aide aux réfugiés », a déclaré au *Phnom Penh Post*, un bimensuel de la capitale, un responsable de l'American Refugee Committee, organisation humanitaire privée qui a employé Deuch jusqu'en octobre 1996 sur la frontière entre la Thaïlande et le Cambodge. Les journalistes ont retrouvé sa trace dans la région de Païlin, près de Samlot, où il projetait de construire un temple et une école aux abords de son très modeste logis et dans une zone peuplée d'anciens Khmers rouges.



Le « repentir » d'un tortionnaire khmer rouge

Kaing Khiev lev, dit « Deuch », patron de Tuol Sleng, le principal centre de torture de Pol Pot, a été retrouvé dans l'ouest du Cambodge, où il s'était converti... au christianisme et à l'action humanitaire. Détenu à Phnom Penh, il pourrait être le témoin à charge le plus redoutable d'un procès des Khmers rouges

Deuch a affirmé qu'en janvier 1979, après la chute de Phnom Penh, il a rejoint Borai, un camp de réfugiés situé en Thaïlande et bénéficiant d'une assistance des Nations unies. Borai était géré par les Khmers rouges : disparitions, interrogations, exécutions sommaires et passages à tabac y étaient fréquents. Deuch y a appris l'anglais et y est sans doute resté jusqu'à la fermeture du camp, après l'accord de paix signé à Paris en octobre 1991. Quel a été son rôle à Borai ? Il n'en a pas parlé.

DE 1976 à 1979, Tuol Sleng a accueilli les victimes de purges décidées par la direction khmère rouge. Des « décisions prises collectivement », a affirmé Deuch, qui rendait directement compte à Son Sen, alors vice-premier ministre et ministre de la défense, assassiné en 1997 sur ordre de Pol Pot. Son Sen, qui le qualifiait de « bien-aimé camarade Deuch » dans leur correspondance, l'a nommé en octobre 1975 à la tête des services de sécurité khmers rouges. Il était le chef du santebal, la « branche spéciale » au cœur de l'épuration et dont le siège a été transféré en 1976, après la victoire des Khmers rouges, à Tuol Sleng. Deuch a reconnu sa signature et celle de Nuon Chea sur des documents qui lui ont été présentés en avril. Immersion, arrachage des ongles, chocs élec-

triques, coups étaient les moyens de dicter des « aveux ».

Dans les documents retrouvés à Tuol Sleng, et dont Ben Kiernan a produit une étude exhaustive dans *Le Génocide au Cambodge* (Gallimard), Deuch ne reconnaît qu'une erreur, la fuite d'« un ennemi intérieur » du « lieu où on l'interrogeait ». « La seule fois qu'un espion s'est évadé » représente, écrit-il, « la défaite la plus amère de notre ministère de la branche spéciale ». Tuol Sleng n'est pas seulement un centre de torture et de mise à mort. Ben Kiernan a également retrouvé un compte rendu d'« expérimentations humaines » effectuées sur dix-sept prisonniers, vivants et morts, dont une jeune fille « de dix-sept ans, éborgnée et éventrée », une « femme corpulente, éborgnée, éventrée et éviscérée », ou encore « une adolescente, encore vivante, immergée les mains liées ». Deuch pratiquait notamment des expériences d'immersion, afin de calculer le temps de la remontée des corps à la surface de l'eau.

Vann Nath, l'un des sept rescapés de Tuol Sleng, a rapporté, dans ses Mémoires, *Portrait d'une prison cambodgienne*, que Deuch avait « ordonné que soient accusés de tendances à la dissidence deux garçons de neuf ans, deux fillettes de dix ans et cinq autres enfants âgés de moins de seize ans ». « Tuez-les tous », avait-il écrit sur l'ordre d'exécution signé le 30 mai 1978.

Un Khmer rouge, qui a fait défection dans les années 70, l'a décrit « irascible, impatient et doctrinaire ». François Bizot, membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient, qui a été détenu par Deuch en 1970, a rapporté que ce dernier « considérait comme traîtres et menteurs tous les Cambodgiens professant une autre opinion que la sienne et rossait personnellement les prisonniers qui ne disaient pas la "vérité", ce qui avait le don de le mettre hors de lui ».

« Nous n'avions aucune instruction du parti sur la façon de les tuer, mais nous n'avions pas recours à des balles. D'habitude, nous leur tranchions la gorge »

Originaire, comme Pol Pot, de la province centrale de Kompong Thom, Deuch est né dans une famille de paysans pauvres. Mais il fait de brillantes études. Après avoir décroché son baccalauréat à dix-sept ans, à Phnom Penh, il retourne à Kompong Thom pour enseigner au collège de Balaing. Arrêté en 1967 pour avoir dirigé une émeute, il est détenu sans procès jusqu'en 1970. Il disparaît quand Lon Nol renverse, cette année-là, Norodom Sihanouk. C'est à cette époque qu'il a rejoint

le Parti communiste, clandestin, dont Pol Pot assurait déjà la direction.

Se présentant comme un ancien « technicien du Parti communiste », Deuch a déclaré à la *Far Eastern Economic Review* : « Je me souviendrai toujours de la première partie de ma vie. A l'époque, je pensais que Dieu était très mauvais, que seuls les mauvaises gens priaient Dieu. Ma seule faute a été de ne pas servir Dieu mais de servir les hommes, de servir le communisme (...). Je voulais être un bon communiste. Désormais, dans la deuxième moitié de ma vie, je veux servir Dieu. » Mais est-il prêt à témoigner à l'occasion d'un procès des Khmers rouges, ainsi qu'on l'a rapporté ? Puisque le temps des « représailles » – c'est sa propre expression – est venu, envisage-t-il autre chose que le repentir ?

SON éventuel témoignage au cours d'un procès fournirait, selon l'enquêteur Craig Etcheson, cité par l'*Asian Wall Street Journal*, « le lien manquant entre les auteurs intellectuels et les exécutants du génocide ». Déjà, Deuch a impliqué Nuon Chea, l'idéologue du régime, lequel lui a notamment ordonné de tuer une poignée de prisonniers occidentaux « et de brûler leurs corps à l'aide de pneus pour que ne subsistent pas d'ossements ». Auparavant, le principal homme de main de Deuch, Nam Nay, leur avait fait subir des chocs électriques pendant un mois. La « confession » d'un Américain, James Clark, écrite sous la torture, a été retrouvée et son exécution à l'âge de trente-cinq ans peut déboucher sur des poursuites internationales contre Nuon Chea, comme contre Deuch.

Ce dernier a déclaré que Khieu Samphan, ancien président du Kampuchea démocratique, le nom officiel de la dictature khmère rouge, était au courant d'un certain nombre de crimes, mais que Ieng Sary, « frère numéro trois » dans la hiérarchie

A gauche, Deuch. A droite, les photos de quelques-unes de ses victimes affichées sur les murs de Tuol Sleng, le centre de torture qu'il dirigea de 1976 à 1979, aujourd'hui transformé en Musée du génocide.

Après la publication de ses propos, Deuch s'est sauvé de Samlot le 1^{er} mai et a été retrouvé quelques jours plus tard par la police. Il est actuellement emprisonné à Phnom Penh et inculpé, comme Ta Mok, d'appartenance à un groupe de hors-la-loi. Comme dans le cas de Ta Mok, un avocat proche du pouvoir a accepté d'assurer sa défense. Tout en maintenant que le procès des Khmers rouges se ferait au Cambodge et devant la justice cambodgienne, le premier ministre cambodgien a accepté la présence de juges – « une dizaine, y compris des Américains », a-t-il proposé –, d'avocats, de procureurs et d'experts étrangers. Hun Sen a également indiqué, à plusieurs reprises, que d'autres anciens dirigeants khmers rouges pouvaient être inculpés par la justice.

Une négociation sur le « caractère international » du tribunal organisée fin août à Phnom Penh avec les experts de l'ONU a échoué. Hun Sen doit rencontrer Kofi Annan le secrétaire général des Nations unies à New York à la mi-septembre pour tenter de trouver une solution.

En effet, l'indépendance et la compétence de la justice cambodgienne, dont les rangs ont été notamment décimés par les Khmers rouges, est fortement contestée. Bas salaires, culture d'impunité, corruption, ingérences politiques : un rapport de l'ONU y a vu, en avril, « le principal obstacle aux efforts pour instaurer un Etat de droit au Cambodge ». En outre, le Parlement devra modifier la loi pour introduire une juridiction mixte et de droit cambodgien.

Le 20 mai, des centaines de personnes sont allées se recueillir, dans la banlieue de Phnom Penh, sur le site des charniers où étaient jetés les corps des victimes de Deuch. Bonzes et nonnes étaient présents. Les enfants et les habitants des environs ont prié. Des offrandes ont été offertes aux âmes errantes. Le 20 mai avait été décrété, au début des années 80, « jour de la haine », car c'est ce jour-là de 1976 que Pol Pot et le comité central du PC avaient décidé la collectivisation totale du Cambodge, provoquant des famines supplémentaires qui devaient peser lourd dans la disparition de 1,7 million de Cambodgiens, soit le quart de la population de l'époque, sous la férule des Khmers rouges. Le 20 mai a été rebaptisé « jour de la mémoire ». Une mémoire vive.

Jean-Claude Pomonti

1999 devrait être un millésime exceptionnel pour les ventes de voitures en France

Le marché automobile a progressé de 24,7 % au mois d'août

Le marché français a confirmé en août la forte accélération des ventes enregistrée en juillet, avec une hausse de 24,7 %. Depuis janvier,

1 683 507 véhicules ont été immatriculés. Le cap des 2,1 millions de véhicules neufs vendus dans l'Hexagone sera franchi en 1999. En Europe, la part

des marques françaises est passée de 22 à 22,7 % sur un marché qui devrait atteindre en 1999 plus de 15 millions de véhicules contre 14,3 en 1998.

DEPUIS vingt-deux mois, les chiffres du marché automobile français ne cessent de grimper. Les immatriculations ont encore progressé de 24,7 % en août après une hausse de 22,5 % en juillet, selon des données publiées mercredi 1^{er} septembre par le Comité des constructeurs français d'automobiles (CCFA). D'après les professionnels, il n'y a aucune raison que la tendance s'infléchisse. On pourrait même atteindre les 2,1 millions de voitures neuves vendues, ce qui ferait de 1999 l'une des meilleures années de la décennie après le record de 2,3 millions d'immatriculations de 1990.

Sur le mois d'août, la progression la plus spectaculaire est celle de Peugeot, qui double quasiment ses ventes (+98,2 %). Derrière ce chiffre, une comparaison flatteuse avec août 1998, alors que le réseau commercial attendait avec impatience le lancement de la 206 le mois suivant. C'est désormais cette petite voiture qui tire les ventes de Peugeot, avec, sur les 306 et 406, les nouvelles motorisations HDI - ce

moteur diesel à injection directe qui consomme peu et pollue moins. La 206 atteint maintenant son rythme de croisière et représente 6,7 % des immatriculations sur les huit derniers mois. Quant aux nouvelles motorisations, 70 à 80 % des 406 vendues aujourd'hui sont des versions HDI.

L'autre marque de PSA, Citroën, qui bénéficie également des moteurs HDI, augmente ses ventes, mais moins vite que le marché (+12,4 %) et surtout moins vite que le groupe Volkswagen (VW, Audi, SEAT et Skoda), qui lui a volé la troisième place du marché français avec 11,5 % de parts de marché depuis janvier contre 11,3 % pour la marque aux chevrons. Citroën n'a pratiquement plus une seule voiture en stock. Une averse de grêle en juillet sur son centre de stockage de Saint-Nazaire a endommagé 3 300 véhicules. Deux mois d'attente sont nécessaires pour disposer de certains modèles.

Pour Renault, la hausse est moins spectaculaire que pour Peugeot (+10,4 %). Il est vrai que la

marque au losange partait de plus haut et surtout que la Clio ne subissait pas encore la concurrence de la 206. Septembre devrait être plus favorable avec le lancement de la nouvelle version de la Mégane Scénic qui connaît des débuts prometteurs : plus de 10 000 commandes avaient déjà été enregistrées fin août.

Les marques étrangères bénéficient également du rebond du marché avec en tête Ford, qui affiche la plus forte progression (+26 %), grâce en partie à la Focus. La plupart des autres constructeurs étrangers affichent des progrès supérieurs à 20 %.

BAISSE DES TAUX DE CRÉDIT

Seule exception notable dans cet océan de hausses, l'italien Fiat qui, malgré ses trois marques (Fiat, Lancia et Alfa Romeo), continue à chuter (-5,1 % en août et -4,1 % depuis le début de 1999). Le lancement cet automne de la nouvelle Punto et de la Lancia Lybra devrait permettre de redresser la barre.

Plusieurs paramètres expliquent

ces statistiques globalement encourageantes. Les indicateurs économiques (emploi, moral des ménages) sont au beau fixe. Sur tout, les taux de crédit ont baissé, un paramètre vital, puisqu'une voiture sur deux est achetée à crédit. Autre facteur qui permet de doper les ventes : l'offre des constructeurs eux-mêmes. Les français ont fait d'énormes progrès en qualité à des prix qui continuent de baisser avec, parallèlement, des équipements revus à la hausse. Renault et PSA recueillent les fruits de leurs efforts sur le marché européen, où les ventes françaises ont grimpé de 13,1 % sur les sept premiers mois de l'année, plus rapidement que le marché (9,3 %). Les deux constructeurs enregistrent notamment de bons résultats en Allemagne. Globalement, la part des marques françaises est passée de 22 à 22,7 % sur un marché européen qui devrait atteindre en 1999 plus de 15 millions de véhicules contre 14,3 en 1998.

Stéphane Lauer

Le dollar tombe au plus bas depuis huit mois face au yen

LE DOLLAR est tombé, jeudi 2 septembre dans la matinée, sous la barre des 109 yens, après avoir enfoncé, mardi, celle des 110 yens. Le billet vert se négociait ainsi à son plus bas niveau depuis près de huit mois face à la devise japonaise, à 108,72 yens. Le dollar souffre principalement de l'attraction exercée par les actifs financiers japonais et de la crainte d'une correction à Wall Street.

L'étude mensuelle réalisée en août par l'agence Reuters sur la répartition des actifs mondiaux confirme cette analyse. Interrogés sur leur stratégie d'investissement pour le mois de septembre, onze établissements financiers nippons affichent un regain d'intérêt pour les actions japonaises et asiatiques, au détriment des valeurs américaines, dont ils comptent réduire la pondération dans leur portefeuille. Le rapatriement des capitaux est d'autant plus fort que, l'année fiscale s'achevant au mois de septembre, ils réintègrent des titres japonais dans leurs bilans. Les investisseurs domestiques, comme les non-résidents, cherchent aussi à anticiper les retombées de la reprise économique attendue au

Japon. Cette situation est loin de rassurer les économistes. Au CCF, on estime que le marché des actifs japonais vit actuellement sur des promesses de profit des entreprises. Mais si celles-ci ont été fondées jusqu'à présent sur les restructurations, il faudra que la croissance prenne le relais.

EN ATTENDANT LE PIB

Pour autant, les derniers indicateurs économiques, contrastés, ne permettent pas encore de valider ce climat d'optimisme. Malgré un regain de la consommation des ménages, qui a bondi de 1,4 % en juillet par rapport au même mois de 1998, le taux de chômage est resté à son plus haut niveau à 4,9 % en juillet et la production industrielle a reculé de 0,6 % au mois de juillet. Le marché attend avec impatience les statistiques sur la croissance du Produit intérieur brut (PIB) au Japon au deuxième trimestre, qui seront diffusées jeudi 9 septembre. Le vice-ministre du commerce extérieur, Osamu Watanabe, a donné, jeudi, quelques indications, plutôt pessimistes. Il a déclaré s'attendre à ce que le PIB soit

resté stable, voire légèrement en baisse par rapport au trimestre précédent.

Le renchérissement du yen inquiète également le Fonds monétaire international (FMI). « Une poursuite de l'ascension rapide du yen pourrait stopper la reprise, comme cela s'est déjà produit par le passé », a estimé, mercredi, le responsable du FMI pour l'Asie-Pacifique, Hubert Neiss. Toutefois, les autorités monétaires nipponnes n'ont pas tenté de faire contrepoids sur le marché des changes comme elles l'avaient fait ces derniers mois. Eisuke Sakakibara, l'ancien vice-ministre des finances pour les affaires internationales et conseiller actuel du ministre, s'est contenté de déclarer, lors d'un séminaire, jeudi, que « la Banque du Japon interviendra de nouveau pour conserver le yen à un niveau plus acceptable et qui reflète les fondamentaux économiques ». Mais pour les opérateurs, le yen pourrait se diriger encore plus haut. Les anticipations désormais évoquées se portent sur 1 dollar à 105 yens.

Cécile Prudhomme

Le G 4 d'Apple rivalise de puissance avec les microprocesseurs d'Intel

UN MILLIARD d'opérations par seconde. Une telle puissance de calcul, réservée jusqu'à présent aux supercalculateurs, devient accessible aux simples ordinateurs personnels. Le 31 août, aux Etats-Unis, Steve Jobs, le PDG par intérim d'Apple, a en effet annoncé le lancement d'un nouveau microprocesseur, le G 4. Au salon Seybold de San Francisco, consacré à l'édition, le patron de la marque à la pomme, fidèle à sa tenue jeans-tennis, a lancé une pique particulièrement perdue à Intel. Apple déclare avoir mesuré les performances du G 4 à 500 MHz en utilisant six des tests publiés sur le site de son concurrent pour qualifier la puissance du Pentium III à 600 MHz. Résultat : « Le G 4 est 2,94 fois plus rapide ! », s'est exclamé Steve Jobs. La valeur de ce

cri de victoire devra néanmoins être confirmé par les mesures des revues spécialisées qui font autorité, comme *PC Magazine*.

Conçue par le consortium Power PC, qui rassemble Apple, IBM et Motorola, et fabriquée par ces deux derniers, la nouvelle puce est capable de traiter 1 milliard d'opérations à virgule flottante par seconde (gigaflop) en continu et 4 gigaflops en pointe. Elle sera installée sur les nouveaux Power Mac translucides et gris foncés, et est d'ores et déjà disponible en version 400 MHz sur Internet et le sera en 450 MHz et 500 MHz d'ici octobre. Les prix varient de 13 000 à 21 000 francs sans écran. Le modèle haut de gamme est doté d'un DVD-Ram (graveur de DVD) en standard.

La nouvelle puce traite 128 bits de données d'un coup lorsque les Pentium n'en sont qu'à 32 bits et que le prochain modèle d'Intel, le Merced, promis pour le milieu de l'année prochaine, ne dépassera pas les 64 bits. Apple a, par ailleurs, ajouté 162 nouvelles instructions dans la puce pour accélérer les calculs. Si une telle puissance fait rêver, elle s'adresse essentiellement aux professionnels du traitement d'images (photo et vidéo) qui utilisent des logiciels comme Photoshop, gros consommateurs de puissance de calcul. « Le G 4 n'a pas d'utilité dans le grand public pour l'instant. La puce G3 est déjà surprenante... », note Thomas Lot, PDG d'Apple France, qui tient à préserver l'attrait de l'iMac, vendu à deux millions d'exemplaires dans le monde en un an, et de l'iBook, le modèle portable qui vient d'être commercialisé.

Michel Alberganti

La COB met sous surveillance les titres Promodès et Carrefour

LA COMMISSION des opérations de Bourse (COB) a « mis sous surveillance » l'évolution des titres Promodès et Carrefour dans les séances précédant l'annonce de leur rapprochement. Cette procédure est normalement utilisée dans le cadre des opérations d'offres publiques. Le gendarme de la Bourse devra se pencher sur l'augmentation subite du volume de transactions constatée sur le titre Promodès le vendredi 27 août (trois fois plus que la moyenne quotidienne).

Par ailleurs, la COB a rendu public, le 31 août et le 1^{er} septembre dans le *Journal officiel*, une série de sanctions pécuniaires à l'encontre des sociétés d'investissement Wyser-Pratte et Verneuil Finance, la Société fermière du Casino municipal de Cannes et Marie Brizard ainsi que son ancien président Paul Glotin.

Le fabricant STMicroelectronics privatisé « de facto »

LE FABRICANT franco-italien de composants électroniques STMicroelectronics a annoncé, mercredi 1^{er} septembre, le retrait partiel de ses actionnaires publics, CEA Industrie, France Télécom, l'IRI et le Trésor italien, qui ne conserveront plus que 42 % du capital (contre 56 % actuellement). Chacun de ces quatre actionnaires va vendre pour environ 400 millions d'euros d'actions (2,6 milliards de francs), tandis que la société procédera à une augmentation de capital d'environ 160 millions d'euros.

Intérim : Vedior lance une OPA sur Select

LA SOCIÉTÉ NÉERLANDAISE d'intérim Vedior (qui a racheté le français Bis en 1997) a annoncé, mercredi 1^{er} septembre, le lancement d'une offre publique d'achat sur le britannique Select Appointments, pour un montant de 1,145 milliards de livres, soit 11,4 milliards de francs. Select, qui possède 600 bureaux répartis dans vingt-cinq pays, a réalisé en 1998 un chiffre d'affaires de 831 millions de livres (8,3 milliards de francs) et un bénéfice net de 51,8 millions de livres. Ce rachat fait suite à l'annonce, le 18 août, de la reprise des principales activités de l'américain Olsten par la suisse Adecco. Grâce à cette opération, Adecco, leader mondial de l'intérim, sera également numéro un aux Etats-Unis.

Le Monde des DEBATS

Restez libre, cultivez votre sens critique.

La République en danger?



Un débat entre Jean-Marc Ferry et Paul Thibaud

Et des contributions de Michel Wieviorka, Claude Hagège, Alain Touraine, François Dubet, Hugues Jallon, Pierre Mounier, Didier Musiedlak, Patric Choffrut et Ronan Le Coadic

La psychanalyse dépassée? Joëlle Proust / Pierre Fédida

Le rap, musique d'enfermement ou de libération

Sylvain Desmille, Manuel Boucher et les réponses de Mafia Trece et La Brigade

Littérature : la France est-elle stérile?

Michel Crépu / Marc Weitzmann
Henri Raczymow

L'énigme Velazquez

Claude Esteban

Les Noirs des ghettos, exclus du miracle américain

William J. Wilson

Pologne : ce que sont devenus les héros de 1989

Elisabeth Kulakowska

Mensuel. En vente 24 F chez votre marchand de journaux

5 numéros 99 F

70, rue Compans 75019 PARIS - Tél. 01 44 84 85 00

VALEURS EUROPEENNES

La nouvelle flambée du prix du pétrole, qui a atteint 22,11 dollars le baril sur le marché new-yorkais, a poussé les cours des groupes pétroliers à la hausse, mercredi 1er septembre. Le britannique BP Amoco a gagné 1,73 % à 1 175 pence, l'anglo-norvégien Shell Transport and Trading, 2,32 % à 507,50 pence, le norvégien Norsk Hydro 1,99 % à 333,50 couronnes norvégiennes et son compatriote Kvaerner ASA 3,16 % à 179,50 couronnes norvégiennes.

mands, Veba et Viag, seraient sur le point de boucler leur fusion. Ils donneraient ainsi naissance au numéro un allemand de l'électricité. Le cours de Telefonica a progressé mercredi de 1 % à 15,25 euros. Le numéro un espagnol du téléphone a annoncé que son profit net au premier semestre a enregistré une hausse de 73 % à 1,02 milliard d'euros. La valeur Britannic Plc s'est appréciée mercredi de 3,48 % à 1 040 pence. Le numéro cinq britannique de l'assurance-vie a acquis 75 % du capital de l'unité de gestion d'actifs de la Britannia Building Society et la totalité du capital de sa branche assurance-vie pour 346 millions de livres.

Table of stock prices for Automobile sector (AUTOMOBILE) including companies like Audi, BMW, Mercedes-Benz, etc.

Table of stock prices for Banques (BANKS) including companies like Abn-Amro, Citigroup, etc.

Table of stock prices for Télécommunications (TELECOMMUNICATIONS) including companies like British Telecom, France Telecom, etc.

Table of stock prices for Produits de base (RAW MATERIALS) including companies like Alcoa, BHP, etc.

Table of stock prices for Consommation cyclique (CYCLICAL CONSUMPTION) including companies like Adidas, Carrefour, etc.

Table of stock prices for Chimie (CHEMICALS) including companies like BASF, Bayer, etc.

Table of stock prices for Pharmacie (PHARMACEUTICALS) including companies like AstraZeneca, Glaxo Wellcome, etc.

Table of stock prices for Conglomérats (CONGLOMERATES) including companies like Aker, BSN, etc.

Table of stock prices for Construction (CONSTRUCTION) including companies like Acciona, ACS, etc.

Table of stock prices for Services financiers (FINANCIAL SERVICES) including companies like Alparmi, Alpha Finance, etc.

Table of stock prices for Consommation cyclique (CYCLICAL CONSUMPTION) including companies like Accor, Adidas, etc.

Table of stock prices for Alimentation et boisson (FOOD AND BEVERAGE) including companies like Allied Domecq, Associated Britic, etc.

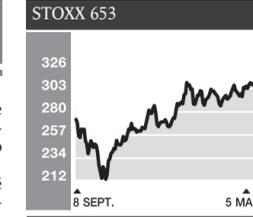


Table of stock prices for various companies including Granada Group, Hermes Intl, etc.

Table of stock prices for Pharmacie (PHARMACEUTICALS) including AstraZeneca, Glaxo Wellcome, etc.

Table of stock prices for Énergie (ENERGY) including companies like Aker Maritime, BG, etc.

Table of stock prices for Services financiers (FINANCIAL SERVICES) including companies like Alparmi, Alpha Finance, etc.

Table of stock prices for Consommation cyclique (CYCLICAL CONSUMPTION) including companies like Accor, Adidas, etc.

Table of stock prices for Consommation cyclique (CYCLICAL CONSUMPTION) including companies like Accor, Adidas, etc.

Table of stock prices for Alimentation et boisson (FOOD AND BEVERAGE) including companies like Allied Domecq, Associated Britic, etc.

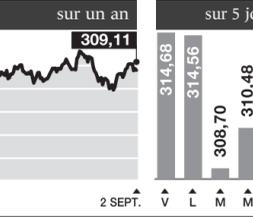


Table of stock prices for various companies including AXA, CGU, etc.

Table of stock prices for Biens d'équipement (EQUIPMENT) including companies like ABB, BSH, etc.

Table of stock prices for Médias (MEDIA) including companies like BSKY, Canal Plus, etc.

Table of stock prices for Biens de consommation (CONSUMER GOODS) including companies like Ahold, Asda, etc.

Table of stock prices for Commerce distribution (DISTRIBUTION) including companies like Arcadia, Carrefour, etc.

Table of stock prices for Haute technologie (HIGH TECHNOLOGY) including companies like Alcatel, Altec, etc.

Table of stock prices for Assurance (INSURANCE) including companies like AGF, Allianz, etc.



Table of stock prices for various companies including AXA, CGU, etc.

Table of stock prices for Biens d'équipement (EQUIPMENT) including companies like ABB, BSH, etc.

Table of stock prices for Médias (MEDIA) including companies like BSKY, Canal Plus, etc.

Table of stock prices for Biens de consommation (CONSUMER GOODS) including companies like Ahold, Asda, etc.

Table of stock prices for Commerce distribution (DISTRIBUTION) including companies like Arcadia, Carrefour, etc.

Table of stock prices for Haute technologie (HIGH TECHNOLOGY) including companies like Alcatel, Altec, etc.

Table of stock prices for Assurance (INSURANCE) including companies like AGF, Allianz, etc.

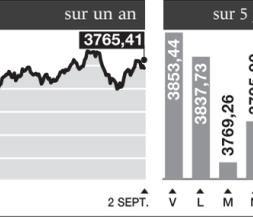


Table of stock prices for various companies including AXA, CGU, etc.

Table of stock prices for Biens d'équipement (EQUIPMENT) including companies like ABB, BSH, etc.

Table of stock prices for Médias (MEDIA) including companies like BSKY, Canal Plus, etc.

Table of stock prices for Biens de consommation (CONSUMER GOODS) including companies like Ahold, Asda, etc.

Table of stock prices for Commerce distribution (DISTRIBUTION) including companies like Arcadia, Carrefour, etc.

Table of stock prices for Haute technologie (HIGH TECHNOLOGY) including companies like Alcatel, Altec, etc.

Table of stock prices for Assurance (INSURANCE) including companies like AGF, Allianz, etc.

★ CODES PAYS ZONE EURO: FR : France - DE : Allemagne - ES : Espagne - IT : Italie - PT : Portugal - IR : Irlande - LU : Luxembourg - NL : Pays-Bas - AT : Autriche - FI : Finlande - BE : Belgique.

www.lemonde.fr VOYAGES Réservez et achetez vos billets d'avion

★ CODES PAYS ZONE EURO: FR : France - DE : Allemagne - ES : Espagne - IT : Italie - PT : Portugal - IR : Irlande - LU : Luxembourg - NL : Pays-Bas - AT : Autriche - FI : Finlande - BE : Belgique.

VALEURS FRANÇAISES

● L'action CCF ouvrirait, jeudi 2 septembre, en hausse de 4,43 %, à 127,40 euros, les rumeurs selon lesquelles une OPA serait lancée sur la banque dans les jours qui viennent se faisant plus pressantes. ● Les titres des constructeurs automobiles PSA Peugeot Citroën et Renault ont ouvert la séance en baisse de 0,11 %, à 181,40 euros, et en hausse de 0,48 %, à 52,30 euros. Le marché automobile français a progressé de 14,8 % sur les huit premiers mois de l'année. ● L'action Bis était stable, jeudi, à 95 euros. La société d'intérim a annoncé que le chiffre d'affaires au second trimestre de ses agences ouvertes depuis au moins un an a progressé de 8 %, à 3,85 milliards de francs. ● Le titre Bull gagnait, jeudi, 2,1 %, à 7,70 euros. Selon une publication sur Internet, 18 h. com, la Compagnie des Signaux souhaiterait échanger ses actions contre une participation au capital de Bull. ● L'action STMicroelectronics prenait, jeudi, 2,14 %, à 62 euros. Le fabricant franco-italien de puces restructure son capital. La maison mère du groupe s'approprie à céder 26 millions de titres. ● La valeur Louis Dreyfus Citrus chutait, jeudi, de 8,33 %, à 18,70 euros. Le numéro trois mondial du jus d'orange a annoncé que son bénéfice net sur l'exercice 1998-1999, clos au 30 juin, a progressé de 88 %, à 21,1 millions d'euros.

RÈGLEMENT MENSUEL

JEUDI 2 SEPTEMBRE Cours relevés à 10h15 Liquidation : 23 septembre

Table of French stock market data including B.N.P. (T.P.), RENAULT (T.P.), SAINT-GOBAIN(T.P.), etc. with columns for Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, and Compensation (t).

NOUVEAU MARCHÉ

MERCREDI 1^{er} SEPTEMBRE Une sélection. Cours relevés à 17h35

Table of new market data including ADL PARTNER, AB SOFT, ALPHAMEDIA, etc. with columns for Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, and Compensation (t).

Main table of stock market data with columns for company names, current prices, and percentage changes. Includes companies like GROUPE PARTOUCHE, GUILBERT, GUYENNE GASCOGNE, etc.

International

Table of international stock market data with columns for company names, previous prices, current prices, and percentage changes.

ABRÉVIATIONS

B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLS

1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ■ coupon détaché; ● droit détaché; * contrat d'animation; * o = offert; d = demandé; ↑ offre réduite; ↓ demande réduite; ♦ cours précédent.

DERNIÈRE COLONNE RM (1)

Lundi date mardi : % variation 31/12; Mardi date mercredi : montant du coupon en euros; Mercredi date jeudi : paiement dernier coupon; Jeudi date vendredi : compensation; Vendredi date samedi : nominal.

SECOND MARCHÉ

JEUDI 2 SEPTEMBRE Une sélection. Cours relevés à 10h15

Table of second market data including DAPTA-MALLIN, GROUPE J.C.D., DAUPHIN, etc. with columns for Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, and Compensation (t).

SICAV FCP

Une sélection. Cours de clôture le 1^{er} septembre

Table of SICAV and FCP data including CDC TRESOR, FONSIACV, CAISSE D'EPARGNE, etc. with columns for Valeurs unitaires, Dates, and Cours.

Table of REVENU-VERT, SYNTHESIS, UNIVERS ACTIONS, etc. with columns for Valeurs, Dates, and Cours.

Table of ACTILION ÉQUILIBRE C, ACTILION ÉQUILIBRE D, ACTILION PEA ÉQUILIBRE, etc. with columns for Valeurs, Dates, and Cours.

Table of KALEIS ÉQUILIBRE D, KALEIS SÉRÉNITÉ C, LATITUDE C, etc. with columns for Valeurs, Dates, and Cours.

* Hors frais. ** A titre indicatif. * Part div. par 10 au 5/99.

L'impétueux Greg Rusedski relève le niveau de son ambition

Finaliste de l'US Open en 1997, le Britannique d'origine canadienne pourrait profiter du forfait de Pete Sampras pour revenir au premier plan. Le gaucher veut tordre le cou à sa réputation de serveur sans cervelle

La troisième journée des Internationaux des Etats-Unis a permis au Britannique Greg Rusedski, tête de série numéro neuf, d'affirmer ses ambitions. Vainqueur de l'Espagnol Juan Carlo Ferrero (4-6, 6-2, 6-3, 6-4), il bénéficie d'un quart

de tableau favorable après le forfait du numéro un mondial, Pete Sampras. Au terme d'une rencontre de deux heures et vingt minutes, le Russe Evgueni Kafelnikov, numéro trois, s'est imposé (7-5, 6-1, 6-7 [5-7], 6-3) devant le Biélo-

russe Max Mirnyi. Le duel franco-français a tourné à l'avantage de Fabrice Santoro, qui a fini par s'imposer devant Sébastien Grosjean en cinq manches (6-3, 6-4, 3-6, 5-7, 6-1). Si Amélie Mauresmo a dominé (4-6, 6-1, 6-3) la puissante

Sud-Africaine Mariaan de Swardt (77 kg), Sarah Pitkowski et Anne-Gaëlle Sidot ont été logiquement éliminées par deux des favorites, la Suissesse Martina Hingis (6-1, 6-1) et l'Américaine Venus Williams (6-4, 6-3).

NEW YORK

de notre envoyée spéciale

Son accent canadien s'est un peu ébroussé et il s'exprime en termes anglais plutôt qu'américains. Il ne dit plus « apartment » mais parle de son « flat » dans lequel il vient d'emménager à Londres. Quatre ans après avoir quitté le Canada pour prendre la nationalité britannique, Greg Rusedski transcende les frontières avec une certaine béatitude. Les journalistes anglais, qui le suivent, se sont habitués à son style ébouriffé et à ses sourires de bande dessinée rigolote et s'en accommodent souvent avec jubilation.

Le garçon est plutôt charmant, plutôt canaille et très sympathique. A lui tout seul, il est l'un des rayons de soleil de ce circuit parfois si sérieux. Un seul de ses sourires peut faire oublier la triste mine de Tim Henman. Toujours aussi peu à l'aise aux Etats-Unis, l'Anglais, coqueluche de Wimbledon, avait été éliminé d'entrée, mardi 31 août, par l'Argentin Guillermo Canas (6-7 [1-7], 4-6, 3-6).

Mercréd 1^{er} septembre, en une belle après-midi gorgée de soleil, sur le court central, Greg Rusedski, tête de série n° 9, a passé le premier tour en disposant de Juan Carlo Ferrero (4-6, 6-2, 6-3, 6-4). Pas de quoi pavoiser, laisse-t-il entendre. Le jeune Espagnol disputait son premier tournoi du Grand Chelem et le premier match de sa carrière professionnelle sur une surface rapide. Devant ce novice, le gaucher à la mise en jeu la plus rapide du monde (239,7 km/h) a semblé un peu emprunté dans ses enchaînements service-volée avant d'imposer son tennis expéditif devant un adversaire trop bien élevé

à la terre battue pour lui barrer la route.

Comme tant d'autres de ses collègues, Greg sort d'une blessure au pied. La douleur avait surgi après Roland-Garros, elle l'a asticoté tout l'été avant qu'il ne se décide enfin à s'arrêter pour la laisser en paix. Maintenant, il fait avec. « Je vieilliss tout le temps, il faut juste que je m'habitue à cette évidence », dit ce costaud de vingt-cinq ans.

TABLEAU OUVERT

Finaliste de l'US Open en 1997, battu par Patrick Rafter, Greg Rusedski a vu monter sa cote en flèche, mardi, après le forfait de Pete Sampras. Le Britannique était en effet placé dans le même quart du tableau que l'Américain, numéro un mondial qui s'est retiré, victime d'une blessure au dos (*Le Monde* du 1^{er} septembre). Bien sûr, il sait le tableau un peu plus ouvert, mais comme tout joueur de tennis qui se respecte, Greg Rusedski dispute son tournoi « match par match » et le prochain adversaire s'appelle David Prinosil, « un joueur allemand difficile à jouer », lance-t-il.

Ce qu'il voudrait, c'est parvenir à s'immiscer en deuxième semaine. Il aime l'ambiance plus explosive, mais plus confortable des derniers jours d'un tournoi, « où tout peut arriver ». Il se sent capable de gagner les Internationaux des Etats-Unis : « Qui se souvient du finaliste ? On ne se souvient que du vainqueur. La meilleure façon pour moi de rectifier ce problème est de gagner. »

Vainqueur de Pete Sampras en finale de l'Open de Paris-Bercy en novembre 1998, il a appris à avoir confiance en lui et s'acharne, avec quelques succès, à tordre le cou à



KEVIN LAMARQUE/REUTERS

Le Britannique Greg Rusedski : un puissant jeu de gaucher.

sa réputation de gros serveur dé-cervelé : « Il faut quand même plus qu'un service pour arriver au niveau où je me trouve. » Il a appris à développer son jeu et à accepter

l'échange ; il sait mieux se servir de sa patte de gaucher pour placer la balle dans des angles inattendus.

Son seul désespoir : la terre battue. Après avoir un temps pensé à

la dompter, il s'est résigné à son sort de joueur de surface rapide. Greg Rusedski est bien trop impétueux pour accepter la patience de la brique pilée. Il s'y est fait, il arrive même à s'y amuser et de moquer sa maladresse : « Le premier qui dit que je gagnerai un jour un tournoi sur terre, je le bute ! », s'est-il exclamé après sa défaite en huitième de finale à Roland-Garros, en mai 1999, contre un spécialiste du genre, l'Uruguayen Marcelo Filippini. Il rêve de Wimbledon, mais le gazon ne semble pas fait pour son jeu trop fouillis. Il fut quart de finaliste en 1997. Aux Internationaux des Etats-Unis, loin de son Vieux Continent d'adoption mais près de ses racines, il semble avoir trouvé un bon compromis.

Dans ce formidable cirque, il trouve même l'occasion de pratiquer son excellent français en parlant avec Patrice Hagelauer. L'ancien responsable du haut niveau masculin en France travaille aujourd'hui avec la Fédération britannique de tennis pour trouver une relève à Tim Henman ou à Greg Rusedski. « J'ai discuté avec lui une demi-heure avant mon match de ce qu'il veut faire pour aider le tennis britannique. Je crois qu'il a de bonnes idées », juge le Britannique. A la rentrée, Patrice Hagelauer va partir visiter des clubs dans le pays et travailler avec les responsables régionaux. Greg Rusedski, lui, continuera à jouer le mieux possible. « Les jeunes joueurs de tennis anglais ont besoin d'exemples, nous sommes là pour leur permettre de rêver, dit-il. Après, nous pourrions prendre notre retraite tranquilles. »

Bénédicte Mathieu

Hicham Arazi et Karim Alami, le bonheur du tennis marocain

NEW YORK

de notre envoyée spéciale

Ils sont tous deux à la volée, le point a été beau, qui s'est achevé par une amortie parfaite, une course effrénée jusqu'à ce que la balle, comme épuisée, aille s'échouer dans le filet. Hicham Arazi crie de rage, Karim Alami sourit. Les deux joueurs se regardent en riant, ils semblent prêts à s'apostropher, mais ils se ravissent : pour l'instant, Hicham Arazi et Karim Alami sont adversaires. Ce soir seulement, autour d'un dîner, ils pourront se rappeler la multitude de jolis points de ce match facétieux et stylé de bout en bout. Ils oublieront la défaite de Karim (6-2, 7-6 [7/4], 1-6, 6-4). Dans la vraie vie, les deux hommes sont amis. « Nous avons grandi ensemble », aiment-ils à rappeler tous deux en préambule.

Après les rencontres Iva Majoli-Jennifer Capriati ou Lindsay Davenport-Corina Morariu, le hasard, une fois de plus très malicieux dans cet US Open 1999, a appelé, mercredi 1^{er} septembre, deux amis à se mesurer sur un court. Hicham et Karim ne s'en sont pas formalisés, c'était la troisième fois de la saison qu'un tournoi les rassemblait ainsi. « C'est juste dommage de s'éliminer l'un l'autre quand il y a si peu de joueurs africains sur le circuit », regrette simplement Karim Alami.

TROIS FIGURES

Avec eux, le tennis marocain se porte bien. Hicham, 25 ans, est aujourd'hui 43^e joueur mondial. Il a été deux fois quart de finaliste à Roland-Garros en 1997 et en 1998, il a surtout enflammé le circuit de son tennis de gaucher charmeur. Bon spécialiste de terre battue, finaliste à Barcelone en avril, Karim Alami, 26 ans, 61^e mondial, rend le tennis aérien et ludique. « Je n'aime pas que les gens s'ennuient quand ils me regardent jouer », dit-il. Ce grand gaillard a fait d'un

smash ample sa signature. Ce coup, frappé des deux pieds en l'air, n'a rien à envier au mouvement de Pete Sampras : « On m'appelle parfois Air Karim », rit-il. Au duo s'ajoute Younes El Aynaoui, 25^e mondial, toujours en course à l'US Open, et lui aussi un copain.

Et comment se porte le tennis marocain ? « Mal, enrage Karim Alami. Nous souffrons de problèmes politiques : la fédération marocaine n'a même pas de bureau, et son président est en conflit avec le premier ministre. » La relève existe, mais elle n'a pas les moyens de continuer : « Il n'y a pas de section sport-études pour les lycéens », regrette Karim Alami. Hicham Arazi renchérit, qui juge aussi les jeunes trop dilettantes : « Ils font un peu trop la bringue. » Et eux, comment ont-ils réussi ? « Nous sommes vite partis », note Karim, qui remercie un père « compréhensif » et qui a bénéficié de l'aide modeste de la Fédération internationale de tennis. Hicham Arazi, lui, a commencé à pratiquer son sport en France avec l'appui d'un père qui enseignait cette discipline.

Entre les tournois, Hicham Arazi et Karim Alami ont participé à la mise en place de l'équipe de Coupe Davis. Ils ont encouragé Younes El Aynaoui à se rapprocher avec la fédération après quelques mois de conflit. « Nous nous sommes tous les trois promis de jouer tous les tours », dit Karim Alami, qui donne un an à son pays pour entrer dans le groupe mondial.

L'équipe est dirigée par un nouveau capitaine, un ami de Karim Alami. Du 24 au 26 septembre, le Maroc jouera une place dans le groupe 1 – la division inférieure – contre la Pologne. En attendant, Hicham Arazi poursuit son chemin dans le tournoi de New York. Au deuxième tour, il rencontrera l'Espagnol Fernando Vicente. Une chose est sûre, Hicham s'amusera moins.

B. M.

La revanche de Fabrice Santoro

Fabrice Santoro s'est qualifié pour le deuxième tour de l'US Open en battant son compatriote et coéquipier de la Coupe Davis Sébastien Grosjean (5-7, 6-4, 6-4, 1-6, 7-6 [7/2]), mercredi 1^{er} septembre, au terme d'une partie très animée. Les deux joueurs s'étaient déjà rencontrés au premier tour des Internationaux de France à Roland-Garros au printemps. La victoire était alors revenue à Sébastien Grosjean... en cinq sets. « Cette fois, j'ai eu suffisamment de ressources pour terminer », a expliqué Fabrice Santoro, qui rejoint au deuxième tour Cédric Pioline, Nicolas Escudé et Arnaud Clément.

Vainqueur de la Sud-Africaine Mariaan de Swardt (4-6, 6-1, 6-3), Amélie Mauresmo (n° 15) sera opposée à l'Américaine Tara Snyder qui a créé la surprise en éliminant (7-5, 6-3) la Croate Mirjana Lucic, récente demi-finaliste à Wimbledon. Une autre demi-finaliste du tournoi londonien, la jeune Américaine Alexandra Stevenson, a été la victime de Nathalie Tauziat (6-2, 6-2). Sarah Pitkowski a été sévèrement battue par la Suissesse Martina Hingis, tête de série numéro un (6-1, 6-1). Enfin, Anne-Gaëlle Sidot, malgré une bonne résistance, a dû s'incliner devant l'Américaine Venus Williams, tête de série numéro trois (6-4, 6-3). Neuf Françaises sur onze et quatre Français sur dix sont sortis vainqueurs de leur match du premier tour.

L'EVENEMENT
N° 771 DU 2 AU 8 SEPTEMBRE 1999 18 F

ILS VIDENT LEUR SAC POUR LA PREMIERE FOIS

LES PROFS

Pourquoi ils ne supportent plus vos enfants

ETES-VOUS DE GAUCHE ?

VOUS VOTEZ BRETAGNE OU LUBERON ?
BOUDIN OU GIGOT ?
SPIELBERG OU GUEDIGUIAN ?
DENEUVE OU BEART ?...

SONDAGE LOUIS HARRIS / « L'EVENEMENT »

LA BRETAGNE ? SI C'EST À GAUCHE OU À DROITE ?
ALORS LÀ, VOUS TOMBEZ MAL. JE SUIS NULLE EN GÉOGRAPHIE.

PHOTO MICHEL MONTAUX POUR L'EVENEMENT
ILLUSTRATION : BÉRYL MATHIEU

CULTURE

LE MONDE / VENDREDI 3 SEPTEMBRE 1999

PHOTOREPORTAGE La onzième édition de Visa pour l'image à Perpignan, jusqu'au 12 septembre, est dominée par tout ce que la planète peut imaginer d'horreurs. ● DEUX

CATÉGORIES de photographes se distinguent : ceux qui « tiennent » le mur parce qu'ils ont imposé leur regard et ceux dont on sent que le journal imprimé manque. ● DANS LA

VEINE journalistique, le festival présente le travail de Göksin Sipahioglu, patron de l'agence Sipa, qui fut d'abord chasseur de scoops (le Sinaï en 1956, Georges Pompidou malade

en 1974), et celui de Gysembergh, qui, vingt ans après avoir photographié la révolution sandiniste, est retourné au Nicaragua. ● À L'OPPOSÉ, certains associent vision d'auteur et informa-

tion : Paolo Pellegrin avec le Cambodge, Marie-Paule Nègre et ses images de la France contemporaine, mais surtout Letizia Battaglia, qui a photographié la Mafia sicilienne.

Journalisme et regard d'auteur rivalisent à Visa pour l'image

Le festival de Perpignan montre tout ce que la planète peut imaginer d'horreurs, et que la presse ne montre plus, ou rarement. Deux sortes de photographes se distinguent, ceux qui « tiennent » le mur parce qu'ils ont imposé leur regard et ceux qui ont besoin d'un support imprimé

VISA POUR L'IMAGE, expositions tous les jours, de 10 heures à 20 heures. Entrée libre. Rens. : Hôtel Pams, 18, rue Emile-Zola, 66000 Perpignan. Jusqu'au 12 septembre.

PERPIGNAN

de notre envoyé spécial

A voir l'affluence de Perpignans, de touristes et de professionnels accourus du monde entier, qui se côtoient dans la cité catalane, brûlante de soleil, pour découvrir les 34 expositions du 11^e Visa pour l'image, ce rendez-vous du photoreportage devrait allègrement atteindre les 135 000 entrées en quinze jours.

Les visiteurs lisent les légendes en français, anglais ou catalan, et s'arrêtent devant des reportages dominés par tout ce que la planète peut imaginer d'horreurs : Mafia en Sicile, guérilla en Indonésie, guerres en Afrique, sida au Cambodge, talibans en Afghanistan... Dur à avaler. D'autant qu'il y a plus de 1 500 photos, réparties en huit lieux, dont les trois principaux – couvent des Minimes, chapelle Saint-Dominique, couvent Sainte-Claire – ont gardé un aspect aussi brut que les photos, avec des pigeons qui volent au-dessus des images dans le dernier cité.

L'émotion et l'indignation dominent devant un spectacle de la planète qui incite à passer l'éponge sur les accrochages sommaires, le fait que les images, parfois répétitives, sont souvent entassées sans rythme ni cohérence, que des sujets sont trop généraux au point de vouloir embrasser un pays ou une actualité complexe en cinquante images.

Mais Visa veut d'abord montrer ce que la presse ne montre plus. Ou rarement. Justement, les photographes se distinguent entre ceux qui « tiennent » le mur parce qu'ils ont imposé leur regard et ceux, quelle que soit leur qualité, dont on sent que le journal imprimé manque. Les premiers sont plus photographes, les seconds



Paolo Pellegrin s'est rendu au Cambodge en 1998 avec le soutien de Médecins sans frontières. Il a photographié les détenus, les victimes des mines antipersonnel, la vie dans la rue.

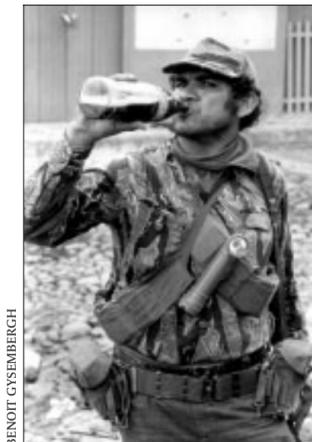
PAOLO PELLEGRIN/GRAZIA NERI

journalistes. Prenons l'Américain Ralph Morse, quatre-vingts ans, figure du magazine *Life*, dont les états de service sont présentés à la chapelle Saint-Dominique : débarquement des Alliés en Normandie, capitulation des Allemands à Reims, procès de Nuremberg,

conquête spatiale américaine – plaçant ses appareils sur des queues de fusée, il a embarqué dans une capsule spatiale pour une simulation de vol lunaire. Morse était un solide technicien, dont *Life* devait bien tirer profit. Il offrait des images facilement lisibles, un peu

trop même. Bref, Morse, avec des images réduites à des anecdotes, ne tient pas son rôle de « monstre sacré » comme Visa aime en proposer.

Le journaliste qui brandit l'appareil comme un stylo est incarné par Göksin Sipahioglu, patron de



BENOIT GYSEMBERGH

« EL LOCO ». « Le dingue », en français, était son nom de guerre. Il ne fallait pas le suivre bien longtemps au combat pour comprendre d'où il tirait son surnom. Personne n'a pu me donner sa véritable identité. On sait seulement qu'après la guerre il est devenu camionneur et qu'il a été retrouvé, un matin, pendu à un croc de boucherie aux abattoirs de Léon, vers 1985, pour des raisons inconnues. Nicaragua, été 1979, révolution sandiniste (Benoît Gysembergh, reporter photographe).

l'agence Sipa, mais qui fut d'abord un chasseur de scoops (*Le Monde* du 20 novembre 1998). Ces derniers vont de la campagne militaire israélienne dans le Sinaï, en 1956, aux portraits de Georges Pompidou, le visage meurtri par la maladie, en 1974. De bonnes photos ? De sacrés documents.

TÉMOINS DE CONFLITS

Dans cette veine journalistique, soucieuse de tenir en haleine, on trouve de bonnes choses à Perpignan : Christian Simonpiétri, témoin sensible du conflit au Vietnam et d'ailleurs, Olivier Föllmi, qui a suivi la construction dans l'Himalaya, la jeunesse branchée en Chine par Mark Leong, les reportages de Krzysztof Miller pour le journal polonais *Gazeta*, ceux de Zaheeruddin sur l'Afghanistan conquise par les talibans.

Sans doute, dans ce registre, le projet le plus captivant est celui de Benoît Gysembergh (*voir ci-contre*). En 1979, ce grand reporter à *Paris Match* avait photographié les muchachos de la révolution sandiniste, au Nicaragua. Vingt ans

après, il est revenu à Léon pour retrouver ceux qui avaient pour nom de guerre Mascota, El Pulpo, La Pera, et qui avaient délogé la garde rapprochée du dictateur Somoza. Il raconte, en textes et images, ceux qui ont perdu leurs illusions révolutionnaires ou sont morts. La force de son sujet ne tient pas à la composition des images mais au rapprochement entre les instantanés de combattants pris il y a vingt ans, les portraits d'aujourd'hui et les textes. A l'arrivée, c'est un pays résigné qu'il montre.

A l'opposé de ces constats, certains tentent d'associer vision d'auteur et information. Paolo Pellegrin, convaincant avec son travail au Cambodge (*lire ci-dessous*), raconte ici combien la ligne est semée d'écueils, dont le principal est de tomber dans une esthétisation de la douleur en abusant d'effets – décadence, flou, perspectives, contrastes. C'est le cas de Matias Costa avec des gitans vivant dans le plus complet dénuement, près de Madrid. Ou de Kent Klich avec les enfants des rues à Mexico.

Lorsque le ton est juste, la photo au mur offre des lectures complexes qui mettent en danger celui qui regarde, au-delà de l'information délivrée et de l'émotion suscitée. Citons, dans des genres opposés, Philip Blenkinsop, qui délivre une réflexion sur la violence et la fierté avec des images insoutenables prises lors de conflits en Asie, proches d'*Apocalypse Now*. Ou Marie-Paule Nègre, la seule à montrer des images de la France contemporaine, en fixant des gestes de solidarité dans des familles très pauvres.

Reste la Mafia sicilienne vue par Letizia Battaglia (*Le Monde* daté 29-30 août). C'est l'exposition la plus aboutie, la mieux accrochée, bien que les légendes ne soient pas en français. Il n'y a pas de secret. Quarante ans de combats, une vie entière à Palerme, une réflexion sur la photo et son sens débouchent sur une palette riche d'images, entre document et regard d'auteur, instantané et mise en scène, corps et décors, gens célèbres et anonymes, photos sèches et ambiances baroques. Battaglia associe actualité et exploration de sa ville. Elle est dans l'œuf du serpent. Et joue avec la mort comme pour l'exorciser.

M. G.

★ Visa pour l'image, couvent des Minimes, rue François-Rabelais, 66000 Perpignan. De 11 heures à 20 heures. Tél. : 04-68-66-18-00. Jusqu'au 12 septembre.

Michel Guerrin

Paolo Pellegrin au Cambodge : l'image, point de contact avec les gens

PERPIGNAN

de notre envoyé spécial

Longtemps, Paolo Pellegrin n'a su que faire de lui. « Je viens d'une famille où on doit vite donner un sens à sa vie. Mes parents sont archi-

PORTRAIT

Ce jeune Romain à la gueule d'ange a gagné sa réputation de photoreporter en traquant les fantômes du monde

tectes, ma sœur peintre. D'abord, je peignais. Et puis j'ai passé trois ans à jouer aux échecs. Trois de plus à étudier l'architecture, mais ce n'était pas pour moi. » Il s'est vite rattrapé. Doté d'une solide réputation de photoreporter gagnée en Bosnie ou en Ouganda, Paolo Pellegrin présente au festival Visa pour l'image de Perpignan une cinquantaine de photos sur le Cambodge.

Trente-cinq ans, gueule d'ange et fines lunettes, ce Romain à la voix lente et douce, qui roule ses cigarettes avant de couper le bout avec des ciseaux de poche, affiche une grande facilité de cadrage. Sans avoir suivi de formation. « C'est plutôt la photo qui m'a choisi. J'ai mis beaucoup d'énergie dans cette rencontre.

Elle continue avec le même feu. » Pellegrin s'est rendu au Cambodge à deux reprises, en 1998, avec le soutien de Médecins sans frontières.

Il est un des rares photographes de Perpignan à proposer une exposition élaborée, ambitieuse et dépouillée, qui lie des événements distincts : le musée du génocide de Tuol Sleng, symbole des deux millions de personnes – sur huit millions d'habitants – tuées par les Khmers rouges ; la prison de Kompong Chanang ; la prostitution ; des personnes amputées à cause des six à dix millions de mines antipersonnel ; les décharges publiques ; la vie dans la rue.

Il explique : « Je cherchais un pays où prolonger mon travail sur le sida et un territoire où les plaies de l'histoire sont vivaces. » Il trouve le Cambodge, pays de l'Asie du Sud-Est qui aligne le taux le plus élevé de séropositifs et de malades. Et il noue les fils de l'histoire : « Tuol Sleng incarne le génocide, il est inscrit dans les gènes de la population. La guerre a généré les mines antipersonnel. Ceux qui sautent dessus sont souvent transfusés et contaminés. Une grande partie des personnes incarcérées sont séropositives. Les prostituées sont confrontées au virus. Les dépotiers de la vie urbaine participent au même phénomène. »

Pellegrin marque un temps d'arrêt : « Je crois que c'est un projet cohérent. » Il ajoute :

« Il y a peu d'espoir, mais de la vie au Cambodge. Ma ligne est étroite, mais c'est cette tension que je veux montrer. » Tout aussi fragile est la tension des images entre information et forme. « Je ne cesse de penser au risque de formalisme. Transmettre une information, raconter une histoire, est une nécessité morale, mais je me sens obligé d'interroger aussi la photographie. Le danger est de perdre l'essentiel : prendre des photos avec les gens. Il faut deux choses pour que la photo soit intéressante : un contact visible entre moi et les personnes ; suggérer plutôt que décrire. »

Deux portraits sont exemplaires de cette tension. Deux jeunes filles, la première floue au premier plan, la seconde inscrite dans une ligne dynamique qui lui mange une partie du visage. Facilité gratuite ? Au contraire : « Il s'agit de prostituées qui ont quinze et treize ans. La moins identifiable est une Vietnamiennne, probablement clandestine. Je ne peux, ne veux montrer les visages de mineures. »

Souci similaire avec les détenus : « La prison où j'ai pu entrer est une des mieux tenues, et pourtant je l'ai trouvée épouvantable. Pendant une demi-journée, on m'a mis dans une grande cellule avec une soixantaine de détenus. J'ai offert des cigarettes, ils ont voulu m'apprendre un jeu. Et puis ces photos ont eu lieu. » Ce n'est pas tant la condition de vie des détenus – su-



<http://www.lemonde.fr>

Nouveau service emploi. Dès le 7 septembre toutes les offres d'emploi parues dans « Le Monde ».

www.lemonde.fr/emploi

Le Monde

DES LIVRES

LITTERATURE ● ESSAIS

VENDREDI 3 SEPTEMBRE 1999

ANTOINE PIAZZA
ERIC HERVIEU,
ALAIN DE LIBERA
Le feuilleton
de Pierre Lepape
page II



CHRISTIAN OSTER
page III

ENQUÊTE
La vogue du premier roman
page IV



NICOLA BARKER
PAGE VII

DEMAIN LA JUNGLE ?
page VIII



POLÉMIQUE
Un livre-réquisitoire
de Norman Finkelstein
et Ruth Birn contre
David Godlhagen
page XI



GILLES FAVIER POUR « LE MONDE »

Avec « Inceste », la romancière va plus loin. Elle dit tout, fait rire, inquiète, attaque tous les conformismes : homo, hétéro, familiaux. Et surtout fait exploser la littérature consensuelle pour poser la seule question qui vaille : quel est le rapport d'un écrivain à la vérité ?

c'était comme si la honte dût lui survivre » ?

Là, on sait que Christine Angot a gagné, parce qu'on va penser encore longtemps à ce livre, parce qu'il faudrait écrire sur lui une longue étude, pour examiner toutes les hypothèses, les contradictions, envisager toutes les interrogations, étudier la passion, le dégoût, la folie, le fantasme de l'inceste réussi, le rêve de l'inceste contrôlé, provoqué pour l'écrire – « Je voulais devenir écrivain, je voulais démarrer fort, j'ai pensé à l'inceste, j'ai séduit mon père » –, l'amour pour Léonore, la haine pour tout ce qui cherche à enfermer la narratrice – y compris elle-même parfois –, à l'empêcher d'écrire, à la faire « entrer dans une caste », dans un « milieu » qu'on imagine bien, celui des gays dans une ville moyenne, un « groupe », une communauté impossible pour un écrivain...

L'amour, lui, pour cette femme médecin, a existé et, « en écrivant ça », la narratrice le « retrouve ». Mais il y a « beaucoup de torsions », trop à son goût, dans l'homosexualité des femmes. Physiques et morales. Pour ce qui est du physique, elle en a eu des douleurs, notamment dans le dos. Pour le reste, la narratrice s'est précipitée tête baissée dans ce qu'elle désigne aujourd'hui comme du vampirisme, de la dévoration. Elle est allée au bout de la litanie, de l'obsession : je t'aime, je ne peux pas, je suis hétérosexuelle, je suis fascinée par l'homosexualité, c'est fini, je suis guérie, non je t'aime, on va vivre ensemble, je ne veux plus te voir, je ne téléphonerai plus, j'appelle vingt fois par jour, je te lis ce que j'ai écrit, je ne réponds pas au téléphone, je te laisse des messages, ne pars pas chez ta cousine, etc. La caricature de certaines relations, entre femmes singulièrement, elle l'a vécue à toute vitesse. On peut s'en amuser et lui suggérer qu'un « stage » de trois mois est peut-être insuffisant pour faire le tour de la question. Quoi qu'il en soit, faire l'amour avec une femme, elle n'aime pas tellement ça : « C'est particulier. Trop particulier. » Elle répugne à certains gestes : « Je ne le faisais presque jamais. Barbouillée de cette pluie grasse, je me sentais trop bizarre. »

Josyane Savigneau

chatte la chienne », « elle est le chien-chien de sa cousine », « j'ai léché, moi, cette femme dont l'enfant est une chienne » : « Tu vas retrouver ta famille, je pleure comme un chien que je suis, on ne fête pas Noël avec son chien. Ils sont cons, les chiens, tu leur fais sucer un os en plastique, et ils sont cons, les chiens, ils y croient. Ils ne voient même pas ce qu'ils sucent. C'est terrible d'être un chien. » S'est-elle souvenue des dernières lignes du Procès, de Kafka : « Comme un chien ! dit-il,

profère pas, et qu'on n'écrit une société du light, de la supposée compréhension ». Pas plus donne la vérité des protagonistes. Surtout si l'on gardé d'écrire est le cas. X, par son nom. Etre désigné par X, celui lui déplaisait, à la femme amoureuse. L'avocate qui a vu le manuscrit a déconseillé l'emploi des véritables patronymes, tant pour le personnage principal que pour ses proches, dont sa cousine, une actrice connue. Christine Angot a inclus cette intervention juridique dans son texte, probablement pour aborder le sujet qui domine et rassemble tous les autres : où est l'interdit pour un écrivain ? Et, par conséquent : à quoi s'engage une personne qui accepte de se lier à un écrivain ?

« Qu'elle n'ait pas de queue, je m'y serais adaptée plus facilement qu'elle au stylo dans ma main, un tel cliché pourtant. » Les avocats, les coupes, le fait de masquer les identités – le médecin devient Marie-Christine et l'actrice Nadine Casta – ne change rien. Ce

qui scandalise excède toute affaire d'« atteinte à la vie privée ». C'est pourquoi, déjà, pour porter tort à Christine Angot, le « milieu » – littéraire cette fois – fait circuler les vrais noms des protagonistes et prête à la romancière une volonté de nuire. Encore un malentendu. Christine Angot ne raconte pas trois mois de sa biographie dans *L'Inceste*, elle ne donne pas des « informations » – « Ce livre va être pris comme un témoignage sur le sabotage de la vie des femmes (...). Prendre ce livre comme une merde de témoignage, ce sera du sabotage, mais vous le ferez. »

Ce qui se joue, dans le travail d'Angot, dans cette force, cette violence, c'est une idée de la littérature comme moyen d'échapper à tout collectif, à toutes les polices – fussent-elles censées être dans une marginalité sociale –, pour se penser et s'écrire dans sa singularité. Christine Angot n'est qu'un début de ce long chemin – celui d'une œuvre –, mais elle a, radicalement, trouvé sa voix.

(1) Tous chez Fayard.

★ Signalons la reprise, en édition de poche, de *Sujet Angot* (Pocket n° 10743)

L'INCESTE
de Christine Angot.
Stock, 218 p., 105 F (16,01 €)

La force Angot

Christine Angot va gagner. Parce qu'elle ne risque pas de plaire. Elle va trop vite, trop fort, trop loin, elle bouscule les formes, les cadres, les codes, elle en demande trop au lecteur. Elle vient d'avoir quarante ans, elle écrit depuis quinze ans et, en huit livres (depuis 1990, car elle a mis quatre ans à faire publier son premier roman), elle a enjambé la niaiserie fin de siècle. Elle n'est pas humaniste, elle a fait exploser le réalisme, la pseudo-littérature consensuelle, provocante ou faussement étrange, pour poser la seule question, la plus dérangeante : quel est le rapport d'un écrivain à la vérité ? Écrivain, elle l'est, c'est certain. Il suffit de l'avoir entendue lire un de ses textes. C'est elle, son corps, son soufflé. Sa douleur, sa colère, son humour, sa folie – domptée par

l'écriture –, son amour, sa capacité à jouer, à déjouer, à avouer, à feindre, à dissimuler. En un mot, sa vie. Une vie à vivre et à écrire. A vivre pour l'écrire. A vivre différemment parce qu'on écrit. A être sur le fil du rasoir : « Je suis folle, vraiment, je suis folle. Je ne toucherais qu'un petit public de détraqués dans mon genre si je continue. » A entendre des reproches, car tout peut être écrit : « Elle prépare le prochain livre, c'est dégueulasse. » « Moi, bien sûr, je peux me permettre, d'être tout le temps à vif, de n'écouter que moi-même, c'est mon fonds de commerce. »

Les risques, elle les a tous pris : le roman d'un inceste qu'on présente autobiographique (*Léonore toujours*) ; le récit d'un entretien avec une journaliste qui l'agresse (*Interview*) ; un texte sur elle-même avec pour narrateur l'homme qu'elle a quitté, Claude, le père de sa fille Léonore (*Sujet Angot*) (1). Mais cette fois, elle franchit encore une étape. Par le titre, *L'Inceste*. Par le sujet, une aventure homosexuelle avec une pneumologue, qui dure trois mois – « Baiser avec une femme, tu as raison, c'est de l'inceste » – et renvoie à l'ancienne histoire. Par la narration : elle casse tout, elle dit tout ce qui ne se dit pas, elle fait rire, elle inquiète, elle choque, elle attaque tous les conformismes :

homo, hétéro, familiaux. Elle commence en démarquant le début d'*A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, d'Hervé Guibert (Gallimard), et en écrivant : « J'ai été homosexuelle pendant trois mois. Plus exactement, trois mois, j'ai cru que j'y étais condamnée. J'étais réellement atteinte, je ne me faisais pas d'illusions. Le test s'avérait positif. J'étais devenue attachée. » Dans son récit, elle détourne des citations, elle recopie quelques définitions du Dictionnaire de la psychanalyse, d'Elisabeth Roudinesco et Michel Plon (Fayard). Et elle finit sur des mots terribles – comme annoncés par d'incessantes allusions aux chiens, tout au long du livre, telles « elle était très homosexuelle, elle avait tout, la

magazine littéraire

N° 379 - Septembre 1999

DOSSIER

NABOKOV
l'enchanteur

Les romans de la rentrée

ENTRETIEN

Peter Sloterdijk, un autre espace philosophique

Chez votre marchand de journaux : 32 F

Le Magazine littéraire sur Internet : www.magazine-litteraire.com

OFFRE SPÉCIALE

6 numéros : 132 F
Cochez sur la liste ci-après les numéros que vous choisissez

- | | | |
|---|---|--|
| <input type="checkbox"/> Italo Calvino | <input type="checkbox"/> Rainer Maria Rilke | <input type="checkbox"/> Marx |
| <input type="checkbox"/> Virginia Woolf | <input type="checkbox"/> Guy de Maupassant | <input type="checkbox"/> Michel Foucault |
| <input type="checkbox"/> Albert Camus | <input type="checkbox"/> Lévi-Strauss | <input type="checkbox"/> Ernst Jünger |
| <input type="checkbox"/> Marguerite Duras | <input type="checkbox"/> Jean Genet | <input type="checkbox"/> Cioran |
| <input type="checkbox"/> Jean Starobinski | <input type="checkbox"/> Roland Barthes | <input type="checkbox"/> Schopenhauer |
| <input type="checkbox"/> Marguerite Yourcenar | <input type="checkbox"/> Jacques Lacan | <input type="checkbox"/> Jean Giono |
| <input type="checkbox"/> Sadé | <input type="checkbox"/> Georges Perec | <input type="checkbox"/> Vladimir Jankélévitch |
| <input type="checkbox"/> Witold Gombrowicz | <input type="checkbox"/> Céline, le Voyage | <input type="checkbox"/> Les Exklus |
| <input type="checkbox"/> Fernando Pessoa | <input type="checkbox"/> Hermann Hesse | <input type="checkbox"/> Ionesco |
| <input type="checkbox"/> George Sand | <input type="checkbox"/> Rabelais | <input type="checkbox"/> Hannah Arendt |
| <input type="checkbox"/> Joseph Conrad | <input type="checkbox"/> L'existentialisme | <input type="checkbox"/> F. Scott Fitzgerald |
| <input type="checkbox"/> Tchekhov | <input type="checkbox"/> Paul Verlaine | <input type="checkbox"/> Descartes |
| <input type="checkbox"/> Michel Leiris | <input type="checkbox"/> Aragon | <input type="checkbox"/> Oscar Wilde |
| <input type="checkbox"/> André Gide | <input type="checkbox"/> La Haine | <input type="checkbox"/> La planète polar |

Nom :

Adresse :

Règlement joint par chèque bancaire ou postal

magazine littéraire

40, rue des Saints-Pères, 75007 Paris - Tél. : 01.45.44.14.51 - Fax : 01.45.48.86.36

MON

Les eaux mensongères du barrage

Johan-Frédéric Hel Guedj affronte, sans provocation et avec succès, le thème ambitieux de la condition humaine

LE TRAITEMENT DES CENDRES
de Johan-Frédéric Hel Guedj.
Calmann-Lévy, 356 p., 120 F (18,29 €).

Un premier roman rentient l'attention et l'intérêt en cette rentrée littéraire. *Le Traitement des cendres* ne se distingue pas seulement par l'ampleur et la gravité de son sujet. Il est de ces romans qui nous plongent dans la nuit pour mieux nous éveiller à la lumière. La traversée n'est pas de tout repos. Johan-Frédéric Hel Guedj n'épargne pas son lecteur. Il le guide, sans agressions gratuites ou complaisances narcissiques, vers une profonde compréhension de la réalité historique et maîtrise une intrigue complexe qui garde ses zones d'ombre, lourdes de secrets et d'interrogations comme l'est tout destin lorsqu'un homme inconsolable n'a plus le choix qu'entre l'anéantissement ou la lucidité douloureuse.

Le Traitement des cendres est d'abord le marchandage équivoque que tout romancier négocie avec son passé quand la fiction vient au secours de la nécessité autobiographique : « *Et comme tu ne croyais pas qu'il y eût un Dieu, ce n'était pas l'au-delà que tu craignais, mais l'en deça. L'en deça de tes origines.* » Mais le « traitement des cendres », c'est aussi l'ancien métier de l'un des héros : chauffer à blanc un agglomérat de résidus pour que tombe la poussière et se dégage le métal précieux. Une définition de l'écriture, bien sûr. Acte vain parce que « *personne n'est de taille à posséder sa propre histoire* ». Entreprise possible pour l'écrivain qui brûle ses souvenirs (« *ces matières périmées* ») au feu d'un travail solitaire.

Stan Milan, cinéaste, est né Stanislav Klappers-Milanesco, en Roumanie, le 31 août 1943. Enfant émigré en Suisse et en France, fuyant avec son père les séqueles du na-

zisme et l'emprise soviétique, il voyage en compagnie de la mort, veut recréer la vérité d'un passé déraciné. *Le Traitement des cendres* est un récit puissant, difficile (la vraie violence en littérature), car il n'invente pas la reconquête de l'avenir. L'or que Stan finit par détacher du malheur d'être orphelin et coupé de ses racines est une matière dure et superbe parce que consciente du désespoir. Le roman de Johan-Frédéric Hel Guedj est une épopée, la fuite d'un enfant. Il a quatre ans en 1947 lorsque, la main serrée dans celle de son père (un jeune homme de vingt-trois ans), il avance dans un décor de ténèbres vers la « liberté », selon le mot utilisé par ceux qui entendent leurs frontières mais ne ferment pas les blessures.

ÉNIGMATIQUE

Le Traitement des cendres est aussi un roman noir envahi de mystère. Le père et le fils portent le même nom. La confusion règne pour qui ne pénètre pas dans la structure élaborée d'un texte à plusieurs voix, un dialogue à travers le temps. 1947 : la longue marche de Stan le père et de Stan le fils. 1963 : la quête d'identité de Stan le fils. 1991 : les propos de Cyrille, l'ami qui recueille les confessions de Stan le fils... Confessions de celui qui est devenu Stan Milan ou notes pour un scénario, rêve d'un film idéal qui, de cette vie initialement brisée, ferait une légende. Qui meurt à la fin du roman ? Est-ce Stan le réalisateur ou le père disparu, dont la tombe, quelque part dans l'oubli, abrite le vide d'une énigme ?

Ce premier grand roman manipule avec succès le temps romanesque. Les témoins éclairent des points précis de la scène. Stan reste en retrait. Les autres (les personnages dits secondaires, l'écrivain, le lecteur) participent à l'élaboration d'une existence qu'ardemment l'on souhaite victorieuse. Hel Guedj nous laisse dans le doute, et l'on comprend mieux sa démarche litté-

raire lorsqu'on sait qu'il écrit un essai sur Orson Welles. Passionné de cinéma donc, fasciné par l'obésité de ceux qui n'habitent pas leur corps, Hel Guedj nous immerge dans l'atmosphère du *Troisième Homme*, où le metteur en scène génial n'est qu'acteur et nous égare dans d'étranges identités et fausses morts.

Avant de rencontrer Lady Squilla et de construire avec « sa » comédienne l'illusion cinématographique de la passion, Stan était chargé de vérifier l'étanchéité des barrages : « *J'aimais voir se vider les eaux, le flot jaillissait au-dessous par les déversoirs, le niveau baissant lentement...* » Métaphore du thème obsédant d'un roman insolite qui emprunte aux meilleurs polars sa construction en retenues successives et en révélations. Le lecteur guette les éclats d'une mémoire qui s'effraie de ses propres abîmes. Il est confronté à la complexité d'un homme privé de repères qui cherche dans l'art (dans l'écriture inventive et précise) non pas la réponse à ses carences affectives mais le moyen d'y survivre, les yeux ouverts. Aux descriptions et portraits saisissants d'un monde perdu aux confins de la deuxième guerre mondiale, Hel Guedj ajoute la brutalité des fantômes, incarnés dans ces familles où le silence cache les anciens crimes. Muré comme tout barrage qui veut engloutir le passé mais fissuré, bien sûr, *Le Traitement des cendres* dévoile sans vindicte la réalité de ces « *milliards d'humains, une population infinie de morts et de vivants* », qui ont inscrit leurs ignobles exactions aux frontières du temps. Stan incarne la légende du héros, celui qui sait et qui ne juge pas : « *Vous savez pourquoi nous perdons les choses importantes ? Parce que nous croyons qu'elles sont à nous.* » Le premier roman de Johan-Frédéric Hel Guedj ose affirmer – au risque de perdre quelques lecteurs – que « *les livres sont des morts en vie* ».

Hugo Marsan

Livraisons

● LES MAUVAISES PENSÉES, de Laurent Seksik

Nous sommes dans un shtetel, sur la rive est de l'Oder, au temps de la révolution d'Octobre. C'est le frère de sa mère, l'oncle Benjamin, fou ou devin, qui a transmis au petit Nathan le don de lire dans les pensées – aptitude qui va le mettre à part, à l'écart. « *Chez nous, tout se transmet par la mère.* » Alors, Nathan doit partir, quitter la communauté. Il traverse l'Europe, jusqu'à Vienne, sa première étape, où il s'arrête un moment sur le divan du docteur Freud... Puis ce sera l'Allemagne, avec l'ombre d'Hitler, la Palestine, enfin New York. Récit d'apprentissage alerte et rapide, le roman de Laurent Seksik révèle d'indéniables qualités, même si, parfois, la multiplication des épisodes nuit à la profondeur et à la gravité du propos. (Jean-Claude Lattès, 202 p., 110 F [16,76 €]). **P. K.**

● LE DANDY ROUGE, d'Eric Zemmour

Lassal (1825-1864). Docteur en philosophie de l'université de Berlin. D'origine juive, change son nom en Lassalle quand il est introduit, à Paris, dans les milieux politiques. Fréquent Proudhon. A Düsseldorf, il se retrouve en prison. Tous ses idéaux échouent. Pareillement en amour. Epris d'une Hélène, aristocrate, il est tué en duel par son fiancé. La vie trop calomniée de ce fondateur du premier parti socialiste d'Europe est un incroyable roman. Celui que lui consacre Eric Zemmour, par le truchement du je d'un vieux militant, rappelle de façon passionnante, en dosant bien réalisme et romantisme, un personnage trop oublié. (Plon, 324 p., 129 F [19,66 €]). **P. R. L.**

● UNE ROSE POUR MANHATTAN, de Géraldine Maillet

Au terme du récit de Géraldine Maillet, le lecteur espère s'entendre dire : « *Cela n'était qu'une parodie.* » Plutôt que de croire qu'il vient d'être le spectateur d'un véritable naufrage. Car, à bien y regarder, rien ne manque. A commencer par l'histoire, à peine ficelée autour de deux destins parallèles. Celui d'Elfie, jeune femme étouffée par un mystérieux mal-être, bien décidée à refaire surface à New York ; et celui d'Edward, romancier rongé par l'alcool et l'angoisse de la page blanche. Entre eux, le journal intime d'Elfie. Egaré puis retrouvé, il deviendra la clé de leur rédemption. Mais non celle d'une intrigue boursouflée de clichés en tout genre sur la névrose, le malaise existentiel et l'écrivain maudit ; et servie par une écriture asthmatique semée de jeux de mots dignes de l'*Almanach Vermot*. Devant ce tableau, on cherche sarcasmes et ironie pour croire à une caricature. Peine perdue, il s'agit bien d'un ramage parfait. (Flammarion, 180 p., 90 F [13,72 €]). **Ch. R.**

● EDMOND GANGLION ET FILS, de Joël Egloff

Saint-Jean est un village où la vie est tranquille. Trop, de l'avis d'Edmond Ganglion, propriétaire de l'entreprise de pompes funèbres qui, autrefois prospère, est aujourd'hui au bord de la faillite : « *Ce n'était pas la concurrence qui avait tué le marché, c'étaient les morts.* » Par bonheur (?), quelqu'un se décide enfin à mourir. Mais Molo et Georges, les deux employés chargés de transporter le cercueil, perdent celui-ci en route. C'est alors que le roman bascule dans l'absurde et le grotesque : le défunt, qui revient à la vie, tente de reprendre sa place dans l'histoire. Malgré une certaine originalité de ton, l'écriture trop scénaristique desserte ce roman qui, par ailleurs, aurait gagné à être plus construit. (Editions du Rocher, 174 p., 89 F [13,56 €]). **E. G.**

Passion aveugle

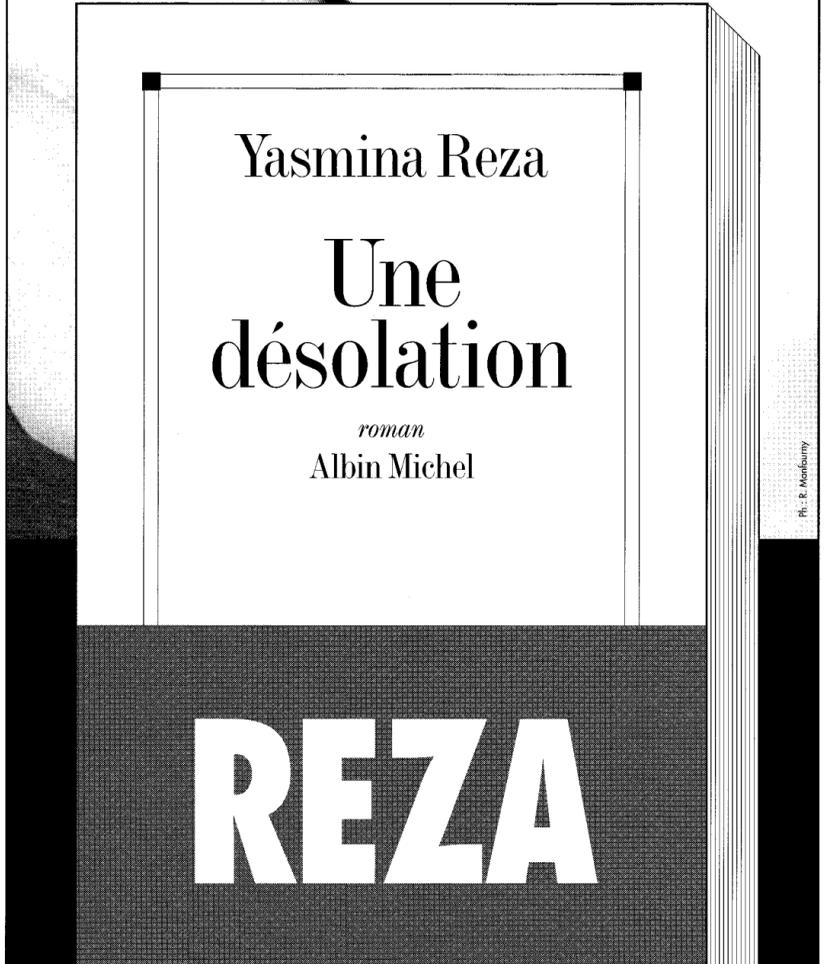
LUMIÈRE
de Claude Romano.
Ed. des Syrtes, 126 p.,
75 F (11,43€).

Il est assis, seul devant un magnétophone et il s'enregistre. Confession d'un homme que la vie abandonne le temps d'une histoire, que la cécité a isolé. Un homme qui n'a plus que les odeurs et les sons pour s'orienter, qui pivote tel un tourne-sol vers la lumière.

Au hasard d'une exposition de sculptures, il rencontre une femme, Léna Heime, qui se met à voir pour lui, s'installe dans une vie où il y avait de la place pour elle. Sur la cassette, la voix tremble, les choses se disent comme elles viennent, « *c'est-à-dire mal* ». L'homme parle, « *pour ne pas devenir fou* », de cette histoire « *dont la fin était dans le commencement* ». Constat, cartharsis : « *Combien de temps faudra-t-il supporter cela, ces souvenirs, me supporter, moi traversé de part en part, transpercé par ces souvenirs, moi qui ne suis plus que la traversée de ces souvenirs.* » Dans un langage saturé d'émotion, l'homme insiste sur les sons pour envoyer des signaux de détresse. Il a tant profité d'un « *Paris bombardé de soleil* » en attente d'elle, de ses venues quotidiennes, de ses offrandes charnelles, qu'il la croit quand elle dit qu'elle va quitter son mari.

Que reste-t-il à un aveugle quand on lui retire la vue une seconde fois ? Un vide intolérable. La langue s'accélère, la tristesse aussi. Envie de mourir, envie de tuer, mettre cette femme une dernière fois dans son « *champ de tir* » et entendre « *son cri rauque* » : puisque l'espoir est mort, « *il s'agit de finir le travail* ». Claude Romano écrit alors simplement, la tension se relâche, les mots s'enchaînent plus doucement, il n'y a plus rien à dire si ce n'est « *ainsi soit-il* ».

Pascale Guillopé



“L'un des plus violents et des plus beaux romans de cette rentrée littéraire.”

MARC WEITZMANN, LES INROCKUPTIBLES

ALBIN MICHEL

Ph. B. Monfeyry

Flots noirs

Par bribes d'histoires sordides, de destins meurtris, Nicola Barker entraîne le lecteur dans un monde étrange et glacé. Désespérément clos

LES ÉCORCHÉS VIFS

(Wide Open)
de Nicola Barker.
Traduit de l'anglais
par Mimi et Isabelle Perrin,
Gallimard, 432 p.,
160 F (24,39 €).

C'est probablement l'une des plus surprenantes découvertes de la rentrée. Le premier roman traduit en français de Nicola Barker enferme le lecteur dans un monde clos, étrange et glacé, comme si une poche de malaise infusait goutte à goutte dans ses veines. Qu'ont-elles, d'ailleurs, ces nouvelles romancières anglaises ? Dès les premiers chapitres, la noirceur de Nicola Barker fait songer aux cruautés dérangeantes de Lesley Glaister, l'auteur de *Tu honoreras ton père*. Classant Barker parmi « les écrivains les plus intéressants d'Angleterre », la presse britannique, quant à elle, la rapproche de Martin Amis, Julian Barnes ou Will Self, et parle, ironique, d'un livre « trop bon pour le Booker Prize ».

Car elle a beau être jeune, cette inconnue du public français, née en 1966, n'en est plus à ses coups d'essai. Après deux recueils de nouvelles suivis de deux romans, Nicola Barker publie son cinquième ouvrage en six ans, et installe, livre après livre, cette atmosphère insolite qui, au-delà de tous les rapprochements possibles, n'appartient finalement qu'à elle.

C'est un univers où les êtres et les choses ont des contours troubles. Où les personnages ne sont jamais univoques. Où l'irrationnel est toujours à fleur de page. Dès le premier chapitre, le héros, Ronny, qui passe son temps sur un pont d'autoroute à faire signe à des voitures inconnues (mais toujours de la même couleur), rencontre un homme qui s'arrête et engage avec lui la conversation. Il porte les mêmes chaussures et s'appelle lui

aussi Ronny. Tous deux évoquent cette histoire de Ionesco où « un homme en rencontre un autre tout à fait par hasard, et plus ils se racontent des choses personnelles, plus ils découvrent qu'ils ont beaucoup de points communs, jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent qu'ils sont une seule et même personne ». Les deux Ronny ne font-ils qu'un ? On se le demande au cours de la lecture, tant l'auteur joue des symétries entre ses personnages, le deuxième Ronny – rebaptisé Jim pour les commodités de la lecture – devenant peu à peu un double positif et rédempteur de l'autre, capable de s'ouvrir à lui pour l'aider à surmonter son passé.

NAUFRAGE

Lourd passé en vérité : sur l'enfance de Ronny – le premier – plane l'ombre dévastatrice d'un père pédophile – encore un Ronny, décidément, l'auteur s'amuse ! Mais l'intrigue serait trop simple si elle s'arrêtait là. Trop lisible aussi. Autour de ce gouffre central, Nicola Barker dispose des bribes d'histoires disparates qui, comme un manteau d'arlequin, vont finir par s'assembler. Celle de Nathan, l'employé au symbolique bureau des objets trouvés, celle de Luke, le photographe-pornographe, celle de Sara, l'éleveuse de sangliers et de sa fille Lily, celle de Monica dont les lettres arrivent de Sumatra, ou encore celle de Connie qui enquête sur son père. Pour tous ou presque, le passé est « un cimetière plein de boue où rien ne pousse ». Tous sont des paumés, des « écorchés vifs » meurtris par l'existence, la misère, la déveine. Leurs histoires sordides ou compliquées convergent vers l'île de Sheppey, avec sa plage de nudistes, ses mauvais préfabriqués et sa mer brunâtre. Il y fait froid, tout au long du livre : « Froid dehors. Très froid. Froid à l'intérieur aussi. » Et tous ces pauvres hères échoués là comme des épaves semblent rester étrangers à eux-

mêmes, « comme s'il[s] se trouva[en]t complètement perdu[s] en terrain de connaissance ». Perdu, ou simplement dérouté, il faut bien admettre que le lecteur l'est un peu aussi. Nicola Barker ne lui facilite guère la tâche au long de ces quatre cents pages. Des fils conducteurs multiples et changeants, des êtres qui passent comme des profils perdus, sans que l'on puisse vraiment s'y attacher : l'histoire, au fond, progresse un peu comme dans le jeu des « points reliés » qu'affectionne Luke, le photographe : on va d'un endroit à un autre, sans toujours bien comprendre mais en suivant les numéros indiqués, et ce n'est qu'au bout du compte qu'apparaît une figure qui fait sens.

Jusqu'à-là, on aura surtout été tenu par les atmosphères glauques et menaçantes de Nicola Barker. Par ses provocations et par ses images : Sara photographiant pour son amant « ses aisselles, ses plombages et son ongle incarné » afin qu'il l'aime « totalement » ; Ronny s'entaille le tibia avec un coquillage pour se prouver qu'il est vivant, ou Lily vénérant sa « divinité », un avorton de sanglier avec une tête énorme et « les restes d'un corps semblable à une minuscule mitaine humide ». Mais de vrai dieu, point. Le monde de Nicola Barker est un monde sans salut, sans au-delà. D'un chapitre à l'autre, les monologues se font écho, désespérés. Monica : « *Le fait que j'existe ne signifie rien. Mon existence est une question (...), une farce, un mystère, un coup de dés.* » Nathan, comme pour s'en convaincre : « *Il y a un bon Dieu. (...) Il y a un agencement des choses, une raison, un sens. C'est forcé.* » Et puis ce coup de grâce en forme de malédiction : « *C'est une moisissure. (...) On nettoie le mur, mais elle revient. (...) On a beau passer le mur à l'eau de Javel, le récupérer, la moisissure revient. Et elle est en toi.* »

Florence Noiville

L'autre voix de Margriet de Moor

Au fil d'une histoire d'amour et des périples d'un Tsigane à travers l'Europe de ses origines, la romancière compose un récit grave et mélodieux

DUK D'ÉGYPTE

(Hertog van Egypte)
de Margriet de Moor.
Traduit du néerlandais
par Danielle Losman,
Seuil, 254 p., 130 F (19,81 €).

Le long d'un canal couleur d'ardoise, dans une maison d'Amsterdam, Margriet de Moor attend. Concentrée, tendue peut-être sous l'aurole de ses cheveux roux ramassés en chignon, prête à répondre aux questions. Il y a de l'insistance dans ses yeux souriants, une intensité bleue montrant qu'elle ne prend pas les choses à la légère. Du moins pas ce qui concerne son troisième roman, *Duc d'Égypte*, qui est aussi son sixième livre. C'est sans doute de cette passion-là que Margriet de Moor a fait feu pour se lancer dans l'écriture après l'âge de quarante ans. Aujourd'hui, dans la cinquantaine, cette Hollandaise tenace continue d'explorer avec bonheur les promesses d'un art qui s'approche de celui pour lequel elle avait été formée à l'origine, la musique.

À l'âge de dix-sept ans, Margriet de Moor s'en vint du village où elle avait grandi dans une famille catholique de dix enfants pour étudier le piano au conservatoire royal de La Haye. Par un premier détournement de talent, elle s'orienta rapidement vers le chant, donnant libre cours à son amour pour les compositeurs contemporains, Schönberg, Webern, Berg ou Dallapiccola. Son examen de sortie de conservatoire la conduisit à chanter, joli signe du destin, les *Improvisations sur Mallarmé*, de Boulez. Mais la jeune femme souffre d'une forme de trac qui la rend mal à l'aise en public, lui ôte complètement le goût de la représentation. D'où son retrait de la scène, du moins de la scène lyrique, durant plus de dix ans.

Des années qu'elle consacre à sa famille et à la lecture, ce vice dont elle a toujours eu une pratique immodérée. « *Chez mes parents, où nous étions chaque jour quatorze à table, avec la grand-mère et la servante, la lecture offrait une possibilité d'intimité unique* », explique-t-elle. Lorsque lui vient l'inquiétude de voir filer sa vie dans les tuyaux de l'aspirateur et les canalisations de la cuisine, elle tente quelque chose du côté de l'archéologie, puis de l'histoire de l'art. Avant de s'aviser que le passage de la lecture à l'écriture n'est peut-être pas si compliqué que cela. « *Quand j'ai franchi le pas, j'ai remarqué que la frontière entre ces deux activités était vraiment ténue, dit-elle. L'état d'esprit est le même, qui vous fait éprouver la réalité comme tributaire de la fiction, et non l'inverse.* »

MOTIF, TEMPO, MOUVEMENT

En fait, observe-t-elle, la musique et l'écriture sont des arts abstraits. « *Deux personnes peuvent vous raconter la même histoire de deux manières si différentes que l'on s'endort dans un cas et l'on écoute dans l'autre. Donc, c'est la manière qui importe, bien plus que les faits. La littérature est aussi abstraite, en ce sens, que la musique.* » L'autre parenté entre ces formes d'expression vient de ce qu'elles ont partie liée avec « *la voix, les motifs, le tempo, la tonalité et surtout, surtout, le mouvement.* »

Très habile dans sa construction, Margriet de Moor a mis en pratique des savoirs de musicienne pour bâtir son dernier roman, *Duc d'Égypte*, où se mêlent présent et passé. Il y a incontestablement du rythme, comme un captivant flux et reflux, dans l'histoire de Joseph, le Gitan maigre qui sait parler aux chevaux, et de Lucie, l'impassible fermière hollandaise attachée à sa terre. Tous deux liés par une histoire d'amour, puis un mariage, puis des enfants, qui n'empêchent pas Joseph de s'éclipser chaque année plusieurs mois durant, à

l'approche de l'été. Au volant de sa voiture, il sillonne une Europe secrète et parallèle, qui ne connaît ni frontières, ni jardin clos, ni transaction par-devant notaire. L'Europe des Tsiganes et son passé, fait de multiples, d'incessantes persécutions.

« *J'ai commencé le livre en 1994, à un moment où la guerre de Bosnie battait son plein. Je me demandais, et je n'étais pas la seule, comment un écrivain hollandais, installé dans son petit pays bien tranquille, pouvait rester simple spectateur de cela. A cette époque, j'ai rencontré un Gitan, un membre de la tribu Sinto. C'est-à-dire une personne qui incarnait tous ces problèmes de frontières, toutes ces difficultés de cohabitation avec les étrangers.* » Doublant l'histoire d'amour, qui forme un point d'ancrage du roman, se développe un récit remontant aux sources de l'histoire de Joseph. Un récit terrible, agité, sanglant, mené par une voix narratrice extérieure. Laquelle irrite, au début, par une certaine propension aux bons sentiments et aux lieux communs, puis prend une allure beaucoup plus crédible à mesure que le récit s'épanouit. Margriet de Moor, dont le précédent roman retraçait la vie d'un castrat, au XVIII^e siècle, se passionne – rien d'étonnant à cela – pour les mystères de la voix. (1).

Tour à tour chronologique, auditrice du malheur des personnages, compagne de cachot, la voix conte sans désespérer les périples de Joseph et ceux de ses ancêtres, communément désignés comme un « fléau » par les « braves gens ». Schéhérazade invisible, elle entraîne dans son sillage des « récits connexes », déroulant à perte de vue des échecs tragiques ou comiques, pour l'essentiel plaisir de la narration. Plaisir qui est aussi celui du lecteur, pris par le charme de ce roman musical, à la fois sombre et mélodieux.

Raphaëlle Rérolo

(1) *Le Virtuose*, Robert Laffont, 1995.



Amélie Nothomb

Stupeur et tremblements

roman

Albin Michel

NOTHOMB

La plongée de la jeune Amélie-san dans le monde du travail nippon, sa logique absurde et ses humiliations. Une descente aux enfers d'un comique irrésistible.

VENDREDI 3 SEPTEMBRE À BOUILLON DE CULTURE

ALBIN MICHEL

